

# REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



## SOMMAIRE

	Pages
ABBATUCCI S. (DOCTEUR). <i>L'énigme pathologique de Sainte-Hélène</i> .....	253
RODIÉ (MONSEIGNEUR). <i>Les noms de lieux corse</i> .....	266
AMBROSI (MATHIEU). <i>Le chant corse, la satire</i> .....	273
AMBROSI (AMBROISE-R.). <i>Les portraits de Pascal Paoli</i> .....	286
PITOLLET (CAMILLE). <i>A propos de la reine Astrid et des Bernadotte</i> .....	293
XXX. <i>Profession de foi républicaine en 1797</i> .....	297

Bibliographie et Nouvelles

# AVIS

---

La Direction prévient MM. les abonnés que la poste leur présentera prochainement une quittance d'abonnement de 20 francs pour l'année 1935.

Cette quittance de 20 francs a été majorée de 1 fr. 50, montant d'une partie des frais de recouvrement, qui s'élèvent à 3 fr. 35 par mandat de 20 francs et que la *Revue* ne peut pas prendre entièrement à sa charge.

En voici le décompte :

1 fr. 75 timbre du bordereau de recouvrement ;

0 fr. 25 timbre de quittance ;

0 fr. 60 droit d'encaissement ;

0 fr. 75 droit fixe du mandat de versement.

---

3 fr. 35 Total.

Ce recouvrement qui donne lieu à un travail fastidieux et à une dépense inutile de 3 fr. 35 aurait pu être évité par un versement au compte-courant de la *Revue* : 813.42 Paris, qui ne coûte que 0,50, comme nous en informons nos abonnés dans le numéro de Septembre.



---

## ABONNEMENTS

20 francs pour la France et les Colonies.

25 francs pour l'Etranger.

---

## DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VI\*)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — Télég. Denton 34-25

# REVUE DE LA CORSE

## ANCIENNE ET MODERNE

---

### L'Enigme pathologique de Sainte-Hélène

#### NAPOLÉON est-il mort d'un CANCER ?

---

#### Avant-propos

Jusqu'à ces dernières années, tout le monde était à peu près d'accord pour admettre que la maladie à laquelle avait succombé Napoléon à Sainte-Hélène était un cancer de l'estomac, affection familiale dont il avait hérité de son père Charles Bonaparte.

Mais sans vouloir nier qu'il peut exister une certaine prédisposition cancéreuse, il faut aussi reconnaître, ainsi que le fait remarquer le docteur Fiessinger (*Candida*, 9 novembre 1933), que l'hérédité n'intervient que dans 12 % des cas environ et que le cancer est surtout une maladie venant de l'extérieur, dont on peut se préserver avec les soins d'une hygiène attentive.

Or, il y a deux ans, un médecin belge des plus distingués et dont la conduite fut héroïque pendant l'occupation allemande, le docteur de Mets, publiait dans cette « *Revue de la Corse* » dirigée par M. le professeur Ambrosi, une étude ayant pour titre : « *Le Mystère de Sainte-Hélène* » (1), où il s'efforçait d'établir, à l'aide de documents nouveaux, que l'illustre prisonnier était mort non point d'un cancer, mais d'un ulcère gastrique.

Les pièces, qu'il produit à l'appui de sa démonstration, sont fournies par l'examen anatomo-pathologique de deux bouts d'intestin grêle, prélevés à l'insu des assis-

---

(1) Cf. n<sup>os</sup> 71, 72, 73.

tants par le docteur Antommarchi au moment de l'autopsie et qu'il avait remis au chirurgien O'Meara à son retour en Angleterre. Depuis cent ans, ces reliques étaient exposées dans une vitrine du musée du « Royal College of Surgeons » de Londres, fondé par Astley Cooper, avec l'étiquette : « Bouts d'intestin avec début de cancer » lorsque le docteur Arthur Keith, conservateur de ce musée, s'avisa d'y pratiquer des coupes en série et de les examiner au microscope. Le même travail fut parallèlement effectué par sir Frederic Eve, curateur du dit musée, et tous deux arrivèrent à cette conclusion : aucune prolifération cellulaire de nature cancéreuse, mais une simple hyperplasie du tissu lymphoïde ou conjonctif, telle qu'on la rencontre dans certaines affectations fébriles comme le paludisme.

Donc, pas de *cancer intestinal*, ce qui est assez surprenant de la part d'une maladie dont la tendance à se généraliser est manifeste. La question serait définitivement tranchée si l'examen histologique de l'estomac avait pu être pratiqué (2). En l'absence de cette preuve formelle et, avec le secours de l'analyse symptomatique, le docteur de Mets estime que l'hypothèse la plus probable est : *ulcère calleux* siégeant sur la petite courbure de l'estomac, provoqué peut-être par le paludisme comme le suppose le docteur A. Keith.

Ces investigations contemporaines autour de la mort du grand Empereur nous ont donné l'idée de procéder à notre tour à un examen attentif de son dossier médical pour nous faire une opinion personnelle. Les résultats de cette enquête pathologique ont été assez inattendus, car ils nous ont conduit à une explication nouvelle de la maladie impériale. Deux documents principaux nous ont servi pour notre étude : le travail du Dr de Mets et le

---

(2) L'estomac avait été enfermé dans le cercueil en même temps que le cœur.



livre de M. Frémeaux « *Les derniers jours de l'Empereur* » où l'évolution de la maladie de Napoléon est décrite presque jour par jour.

Mais avant d'aborder le problème il faut bien le situer dans le cadre exotique où se meuvent les personnages du drame de Sainte-Hélène.

## L'île de Sainte-Hélène

L'île, découverte par les Portugais en 1502, a à peine 19 kilom. 400 de longueur sur 15 kilom. 300 de large. C'est un rocher volcanique, émergé dans les mers australes, non loin de l'Equateur, dont les parois tombent à pic sur la mer et ne s'ouvrent que sur de rares échancrures comme celle de Jamestown, le port principal et résidence à cette époque du gouverneur Hudson Lowe. Lorsque l'aide-major Walter Henry, accoudé aux bastingages du transport « *La Dorah* » l'aperçut, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, il la décrivit « comme le plus horrible et le plus sinistre des rochers, un soulèvement noir, une laide protubérance ridée qui semblait une verrue au bord de l'abîme ». C'est bien sous cet aspect couleur d'encre qu'elle apparaît sur les gravures qui la représentent.

Au centre, à l'altitude de 5 à 600 mètres se trouve dans un cirque rocheux, ouvert à l'Est sur la mer, le plateau de Longwood, résidence de l'Empereur et de ses compagnons d'exil. On y accède par une route en corniche, taillée sur les flancs de la montagne aride et suspendue sur un gouffre « Le bol à punch du diable ».

La maison qui lui est affectée est une simple ferme, rapidement aménagée, non surélevée au-dessus du sol, composée de 6 pièces : un salon, une salle à manger, un cabinet de travail, une chambre à coucher avec salle de bains, une bibliothèque et un cabinet topographique.

Sous l'influence de l'humidité, les planchers se pourrissent, les tapisseries pendent le long des murs, la chambre à coucher elle-même est maculée de larges taches de salpêtre. Elle est envahie par les rats qui mordent les occupants. Napoléon en trouva un jour sous son chapeau.

Comme décor, dans les grisailles du brouillard, quelques pins, semblables à des candélabres de bronze et un bois de gommiers tordus par le vent. Au Nord et au Sud, des pics dénudés dont les principaux, le « Flage-taff hill » et le « pic de Diane » ont 700 à 750 mètres d'altitude. Non loin de là, posté comme un chien de garde, le camp de surveillance de Deadwood où cantonne le 66<sup>e</sup> régiment d'infanterie britannique.

Cependant dans les vallées mieux abritées et où les Anglais, comme sur les rochers de Hong-Hong, ont amené de la terre à grand renfort de navires et d'esclaves, on découvre par place une luxuriante végétation tropicale et même des essences européennes importées : des chênes et des saules. Quelques sites pittoresques comme celui des *Briars* (Les Ronces), avec son filet d'eau jaillissant en cascade de 66 mètres de hauteur et où Napoléon vécut à son arrivée quelques jours agréables à côté de la jeune et espiègle Betsy Balcombe.

Le climat de Sainte-Hélène, soumis au régime du *pot au noir* et des alizés, est d'allure nettement tropicale. Il y pleut un jour sur deux et les températures maximales varient entre 31° et 45°. A Longwood, balayé par le vent ou baignant dans la brume, la température est plus fraîche mais d'une variabilité excessive : 15° en quelques instants. « Je ne puis sortir, dit Napoléon, sans attraper un rhume, des migraines, des douleurs ». « C'est un plateau, morne et froid, écrit l'ingénieur anglais Charles Melliss, exposé au vent et Napoléon et sa suite ne laissaient pas « d'avoir des raisons de s'en plaindre ». Le capitaine du génie Masselin, chargé de mission par

Napoléon III (3), en 1859, et qui l'habita pendant près de deux ans, estime « que l'atmosphère doit y être essentiellement au plus haut point de saturation... Les étoffes de soie, les gants, même placés dans des boîtes fermées, se piquent rapidement de taches rougeâtres, ineffaçables; les cuirs se recouvrent en peu de jours d'une moisissure abondante ». Nous reconnaissons bien cette odeur de moisi tropical qui nous a poursuivi durant toutes les étapes de notre carrière aux colonies et dont nos cantines gardent encore le souvenir.

### Les affections endémiques

Au point de vue sanitaire, la situation est déplorable et, d'après le témoignage des contemporains, la durée de la vie humaine n'atteignait jamais soixante ans. « En abordant dans l'île, raconte le docteur de Mets, les Anglais y ont apporté avec les ressources du commerce et de l'industrie, avec les bienfaits de l'agriculture, les germes des maladies tropicales. Le pays est infesté de moustiques et de rats amenés par des navires caboteurs venus d'Afrique avec des esclaves ».

Parmi les affections endémiques, à côté du paludisme, les troubles intestinaux et l'hépatite sont au premier plan. Un correspondant du « *Morning Chronicle* » écrit de Sainte-Hélène, « que l'hépatite et la dysenterie y font rage, que dans beaucoup de cas l'hépatite revêt immédiatement la forme purulente et même quand elle se développe avec lenteur, elle ne manque pas d'être fatale. Il ne se passe pas de jours qu'une sonnerie

---

(3) En 1858, sur l'intervention personnelle de la reine Victoria, désireuse d'être agréable à Napoléon III, l'Angleterre vendit à la France Longwood avec un hectare de terre et la vallée du Tombeau, avec treize hectares. Longwood fut restauré par le capitaine Masselin. (Cf. E. d'Hauterive « *Revue de Paris* », 1<sup>er</sup> juin 1933).

« funèbre ne nous apprenne quelque décès. La plupart des familles sont en deuil ».

M. de Montholon, Gourgaud, presque tous les enfants ou domestiques de Longwood en furent atteints. Le maître d'hôtel Cipriani en est mort. « Napoléon lui-même, nous dit M. Octave Aubry, l'historien de la famille impériale, au retour d'un voyage d'études à Sainte-Hélène, souffrit de dysenterie, au début, pendant quelques jours, mais il fut tiré d'affaire par sa forte constitution bien plus que par les soins d'O'Meara ». (Progrès Médical : « *Sainte-Hélène* », 2 septembre 1933).

En rade de Jamestown, pendant les années 1817 et 1818, le vaisseau *Conqueroz* perd de son équipage : 100 hommes sur 600, le *Racoon*, 16 sur 100, le *Leveret*, 11 sur 65, le *Griffon*, 18 sur 85, le *Mosquito* 24 sur 100. En un an, le 2<sup>e</sup> bataillon du 66<sup>e</sup> régiment d'infanterie perd 56 hommes de son effectif.

Le chirurgien du 20<sup>e</sup> régiment, le docteur Arnott, attribue la dysenterie aux variations atmosphériques, à l'abus des boissons alcooliques. Mais ce ne sont là que des causes favorisantes. Le facteur étiologique principal est d'origine *hydrique*, ainsi que nous en trouvons la preuve dans les renseignements de M. Octave Aubry : « l'eau de Sainte-Hélène était rare, mauvaise, conduite dans des rigoles mal couvertes que souillaient les bœufs » et dans cette observation capitale que nous lisons dans l'étude du docteur de Mets : un transport de forçats relâche à Jamestown, sans avoir de malades à son bord, pour s'approvisionner d'eau. Dix jours après, cent forçats étaient atteints de fièvre et de diarrhée. Ce renseignement a toute la valeur d'une expérience de laboratoire.

Enfin, l'alimentation des habitants de l'île est pauvre en vitamines, car son ravitaillement est mal assuré. Les légumes frais sont rares et les farines, venant du Cap,



souvent avariées. A part les mangues et les bananes, les fruits rabougris n'arrivent pas à maturité complète.

## Les personnages du drame tropical

C'est dans ce cadre sinistre et malsain que se meuvent les personnages du drame de Sainte-Hélène : les gardiens de la géôle et les compagnons d'exil de Napoléon.

Parmi les premiers, les représentants des puissances étrangères, le marquis de Montchenu (France), le comte de Balmain (Russie), le baron de Sturmer (Autriche) ne sont que des comparses. Le maître du bal est le gouverneur Hudson Lowe. Le regard aigu (des yeux d'hyène, disait Napoléon), le front étroit, la bouche mince et serrée, le nez pointu, il est le type né du géôlier barbare et soupçonneux. Il a reçu l'ordre du gouvernement anglais de garder prisonnier Napoléon, même à l'état de cadavre. Cette consigne, il l'exécutera jusqu'au bout avec une obstination, une rigueur, une cruauté que rien ne rebute. Pour lui, l'Empereur est déjà rayé du nombre des vivants.

Il l'accable de vexations continuelles, lui refuse le titre impérial, rogne sur son budget, le fait surveiller dans tous ses mouvements et le prive même des soins médicaux. Les docteurs Warden, O'Meara, Stokoe, qui ont essayé d'accomplir leur devoir, sont rayés des cadres de l'administration.

« Il soupçonnait tout le monde » et même d'inoffensives légumineuses, car il tança un jour d'importance l'envoyé de Louis XVIII pour avoir accepté du comte de Montholon des haricots à planter blancs et verts : « Ces haricots, écrit-il au ministre Bathurst, sont-ils une allusion, les uns au drapeau blanc, les autres à l'uniforme vert de Bonaparte et à la livrée de ses domestiques ? Je ne puis me prononcer sur ce point. M. le marquis de Montchenu aurait agi d'une façon plus convenable

« en les refusant, ce me semble. Tout au moins, aurait-il  
« dû se borner à prendre les blancs... »

Et pourtant, si une évasion pouvait être facile à l'île d'Elbe, elle était impossible à Sainte-Hélène, à moins d'une attaque par une flotte de guerre. Le rocher se trouvait à 2.700 kilomètres du rivage africain le plus proche, à 4.000 kilomètres du continent américain. « L'Empe-  
« reur, observe M. Frémeaux, habite un plateau partout  
« à pic qui ne communique avec le reste de Sainte-Hé-  
« lène que par un isthme large de vingt pieds ou des  
« ravins, avec la mer que par des sentiers vertigineux.  
« Un poste barre l'isthme, des patrouilles interdisent les  
« ravins, des sentinelles interceptent les sentiers. Sur le  
« plateau même, un camp surveille la maison de Long-  
« wood. Le long de l'enceinte de quatre milles s'éche-  
« lonnent une centaine de factionnaires, durant le jour.  
« La nuit, le cercle de baïonnettes se rétrécit, se resserre  
« encore ; elles ne laissent pour la fuite que des inter-  
« valles de quelques mètres.

« La côte, où devra s'embarquer Napoléon, n'est pas  
« moins bien gardée. Au bord de chaque crique, on voit  
« une guérite et un habit rouge. Des canots armés se  
« succèdent en rondes incessantes au pied des falaises,  
« n'en laissent approcher aucun esquif. Des bricks de  
« guerre, fins voiliers, tournent continuellement au large  
« de l'île, occupés à découvrir et à pourchasser les na-  
« vires suspects. »

Malgré ce luxe de précautions, tous les mouvements quotidiens de l'illustre prisonnier sont surveillés et signalés par un poste télégraphique, établi près du camp de Deadwood :

Le général Bonaparte est à Longwood House.

Le général Bonaparte vient de franchir la limite de quatre milles.

Le général Bonaparte vient de franchir la limite de douze milles, escorté.

Le général Bonaparte vient de franchir la limite de douze milles sans escorte.

Le général Bonaparte a disparu.

On conçoit que sous ce régime draconien, un morne ennui planait sur Longwood. Napoléon refusait de recevoir Hudson Lowe et, un jour qu'il voulait violer la consigne, il le fit prévenir, en demandant des pistolets à un valet de chambre, que s'il persistait, il marcherait sur un cadavre. Sans la défense de l'Empereur, le gouverneur aurait été probablement rayé du nombre des vivants, car le corse Santini, un de ses fidèles, s'était promis de tuer le « *monstre* » à la manière des gens de son pays.

La neurasthénie tropicale, la *Sainte-Hélénite*, avait fini aussi par s'emparer de l'entourage. Las-Cases et Gourgaud, malades, ont dû déjà abandonner leur garde sur le rocher et presque tous à la fin de l'année 1820 songent au départ, excepté son valet de chambre Marchand, le seul, dit E. Ludwig, qui n'ait jamais pensé au retour et que Napoléon honore du nom d'ami : « Si « cela continue, lui dit-il, il n'y aura bientôt plus que « toi et moi. Tu continueras à me soigner et tu seras celui « qui me fermera les yeux » ».

### **Les débuts de la maladie : l'hépatite suppurée**

Un homme qui comme Napoléon a témoigné d'une activité physique et intellectuelle prodigieuse, qui pouvait faire sans fatigue cent heures de voiture de Tilsitt à Dresde et des randonnées de 260 kilomètres à cheval, qui, après de longues et pénibles marches à travers la Pologne, arrivé à Varsovie à minuit, se trouvait frais et dispos pour recevoir le matin à 7 heures les autorités de la ville, (E. Ludwig), était certainement d'un tempé-

rament très robuste (4). Et, en effet, on ne relève dans ses antécédents personnels que des atteintes d'hémorroïdes et de dysurie, provoquée par une cystite calculeuse en relations avec une lithiase rénale.

Pendant un an, à part quelques indispositions passagères : céphalalgie, insomnies, maux de gorge, fluxions dentaires, sa santé est assez bonne. D'après de Mets, ce n'est « qu'en octobre 1816, qu'il a sa première attaque fébrile.

« Ces attaques, assez espacées au début, furent plus  
« fréquentes plus tard ; d'allure irrégulière, durant tantôt trois semaines, tantôt quelques jours, elles allaient  
« en s'aggravant en durée et en importance.

« Elles s'amorçaient par de la lourdeur, de la fièvre,  
« migraines avec *coliques* et *diarrhée*.

« Les premières voies étaient prises, catarrhe pharyngien et bronchique, gencives ulcérées, saignantes, amygdales gonflées, tuméfiées, ganglions de tout l'organisme engorgés, spécialement à l'aine ».

Enfin oedème des membres inférieurs.

Les troubles constatés peuvent-ils être attribués à des manifestations palustres ?

Nous ferons d'abord remarquer que les moustiques — bien que le docteur de Mets les mentionne — devaient être fort rares à Longwood, plateau aride, à plus

---

(4) Voici ce qu'écrivait à ce sujet, M. Arthur Lévy, dans son « *Napoléon intime* », ouvrage d'une remarquable documentation :

« L'Empereur professait à l'égard des médecins un scepticisme inséparable d'une santé parfaite. L'homme doué de cet équilibre intellectuel constant, qui est la marque des œuvres de Napoléon ; l'homme qui a passé autant de jours à parcourir les grands chemins et de nuits à coucher sous la tente, que de jours dans son palais et de nuits dans son lit, cet homme ne pouvait pas être et n'était pas un malade. »

« Il faut être de fer, disait le général Rapp, son aide de camp, pour résister à ce que nous faisons ; à peine descendus de voiture, nous montons à cheval avec le Premier Consul, pour y rester quelquefois 10 et 12 heures de suite. »

Il avait conservé cette activité exceptionnelle même en 1812, pendant la retraite de Russie. Il avait alors 43 ans.



de 500 mètres d'altitude, sans eau, balayé par le souffle violent de l'alizé.

D'autre part, une fièvre irrégulière, persistant parfois trois semaines, n'a pas les caractères d'un paludisme de première invasion, avec ses trois stades classiques : frissons, chaleurs, sueurs. Napoléon, en sa qualité de Corse, l'aurait sans doute reconnu comme une vieille connaissance insulaire. L'infection palustre n'est pas non plus signalée dans l'entourage exposé pourtant à la même contagion.

La courbe thermique, si on avait pu l'écrire, l'œdème des membres inférieurs, les engorgements ganglionnaires font penser plutôt à une fièvre hectique par résorption quotidienne de petites quantités de pus, comme on le constate par exemple dans la pleurésie purulente.

Un brusque incident, survenu en octobre 1817, nous paraît apporter les signes de certitude à cette hypothèse.

Le docteur O'Meara est appelé auprès du malade qui se plaint d'une vive douleur dans la région hépatique, au-dessous *du rebord costal*, et la compare à un coup de canif. Plus tard, elle s'irradiera jusqu'à l'épaule. A la palpation on constate que la région est non seulement douloureuse, mais un peu tuméfiée. Le médecin, avec raison, porte le diagnostic d'hépatite.

Mais on ignorait à cette époque le rôle de l'amibiase intestinale dans la genèse de l'affection. Ce n'est qu'en 1875 que Lösch commence à soupçonner le rôle pathogène de l'amibe, et la thérapeutique de l'affection par l'émétine n'a été inaugurée par Rogers qu'en 1912. Si O'Meara avait vécu de nos jours, il n'aurait pas manqué de compléter son diagnostic comme il suit : Hépatite suppurée d'origine amibienne.

Rien ne manque en effet au tableau classique des abcès du foie et on a ainsi l'explication de la fièvre hectique, des réactions ganglionnaires et des œdèmes des membres inférieurs, dus à un début de cachexie, de

*phitisie amibienne*, de même que l'on trouve chez tous les compagnons d'exil de l'Empereur tous les signes de la dysenterie. La contamination est d'origine hydrique, analogue à celle qui a été observée sur le transport de forçats en rade de Jamestown. Nous sommes persuadés que si la médication émétinique avait pu être employée elle aurait eu une influence décisive sur la courbe thermique. Mais O'Meara n'a pu que prescrire les médicaments en vogue à cette époque : les pilules mercurielles et du calomel qui, non seulement n'apportèrent aucune amélioration, mais provoquèrent des nausées et des vomissements.

Tous ces remèdes ne disaient rien qui vaille à l'Empereur : « *L'eau de poulet* est préférable à toutes vos drogues ». Et il se soigne en prenant des bains, sa passion favorite, ou en se faisant transpirer sous des couvertures.

O'Meara était condamné, d'ailleurs, puisqu'il s'était permis de diagnostiquer une hépatite, affection tropicale pouvant imposer l'évacuation du malade dans un pays tempéré.

En juillet 1818, il était renvoyé en Angleterre et rayé des cadres de la marine.

Ici, le débat entre Hudson Lowe et son impérial prisonnier devient émouvant. Il veut lui imposer le chirurgien de l'artillerie Verling, mais Napoléon s'obstine à ne point l'accepter et c'est ainsi qu'il demeure sans médecin jusqu'au 17 janvier 1819.

Pendant ce temps, l'état du malade s'est aggravé, La fièvre persiste. La douleur hépatique est extrêmement vive, et s'accompagne d'élancements à l'épaule. Il a de l'oppression, de la dyspnée et il s'évanouit à la suite d'une crise.

Le maréchal Bertrand se décide alors à faire appel au docteur Stokoe du *Conqueror*, battant pavillon de l'a-

miral Plampin. Son diagnostic est celui de O'Meara :  
« Hépatite chronique récemment aggravée. En m'en  
« tenant à mes observations personnelles, je ne crois pas  
« le péril imminent. Il faut toutefois s'attendre dans un  
« climat si propice à une abréviation de la vie ».

Le docteur Stokoe peut encore voir son malade pendant quelques jours, mais ayant partagé l'opinion de O'Meara il était condamné à subir le même sort. Accablé de toutes sortes de vexations de la part d'Hudson Lowe et de son amiral, il est acculé à une demande de rapatriement. Le 30 janvier 1819, il s'embarque à destination de Portsmouth, accompagné d'un rapport du gouverneur aux lords de l'Amirauté.

Fraîchement reçu à son arrivée, on lui fait comprendre que sa présence est indésirable (car il pourrait jaser sur Sainte-Hélène) et il reçoit l'ordre immédiat de rejoindre le *Conqueror*. A son retour dans l'île, « après deux traversées d'une durée totale de 188 jours », il est mis aux arrêts et traduit devant un Conseil d'enquête qui le raye des cadres de la marine. Un des principaux griefs invoqués contre lui est qu'il avait désigné Napoléon « autrement que ne le prescrivait l'acte du Parlement britannique ». « Devinez-vous, ajoute M. Frémeaux, comment Stokoe avait nommé le Général Bonaparte ? L'Empereur sans doute ? Pas du tout. L'ex-empereur, l'ex-souverain ? Aucunement. Il l'avait appelé le malade... lui médecin... dans un écrit médical ! »

Vraiment, si la conduite de nos confrères prête souvent à la critique, il faut avouer à leur décharge, qu'il leur était bien difficile de se conformer aux principes de la déontologie médicale (5).

---

(5) « Si Sainte-Hélène rappelle de cruels souvenirs aux Français, a écrit Lord Rosebery, bien plus cruels encore sont ceux que ce nom éveille parmi nous. »

Il valait peut être mieux qu'il en fût ainsi, car Stokoe se proposait de continuer la médication mercurielle, désastreuse, de O'Meara.

(A suivre).

Docteur ABBATUCCI,  
Médecin-Colonel.

## Les noms de lieux corses

5° **LES INFLUENCES RELIGIEUSES** subsistent dans les noms de lieux corses :

Païennes : **Giovicacce** (racine **Giove**, Jupiter) et mont **Vesta**, **Campijani**, champs de Janus.

**Minerbiu**, Etang de **Diane**, **Santa-Lucia di Mercuriu** ?

**Ambiegna**, signifie le sacrifice d'un bœuf entre deux agneaux (**ambo agni**). Peut-être **Bustanicu**, de **bustum**, bûcher. Certainement **Lugu**, de **lucus** bois-sacré, Fr. le Luc.

Chrétiennes : d'abord tous les noms de saints : **La Santa**, **Santa-Maria**.

Les Apôtres : **Santu Petru di Tenda**, **San Giovanni**, **Sampolu**, **Sant'Andréa**.

**SS. Antoniu**, **Damianu**, **Lorenzu**, **Martinu**, **Nicolao**, **Giulianu**, **Firenzu**, **Gavinu**, **Santa Lucia**, **Santa Reparata**.

Puis le clocher : **Campile**, **Campana**.

La **Capella**, **Croce** s'expliquent d'eux-mêmes.

Les tombeaux : **Mausoleo**, col d'**Arca rota**, charnier ancien dont la plaque de recouvrement est brisée.

**Campu moru**, **tedescu**, cimetière more, allemand, souvenir de batailles.

**Campudonicu** champ du Seigneur, (en français Chamdiéu) cimetière ; hameau de **Piedicroce**, d'où un rocher à pic permettait de précipiter les cadavres (dictionnaire de Falcucci).

**Monacia**, couvent, ou procession de moines figurée par des rochers.



**Vescovatu**, évêché ; **Abbadia**, **Abbazia**, abbaye ; le ruisseau de l'**Abbatescu**.

6° **NOMS FORMÉS D'UN NOM PROPRE avec les suffixes accia, acce, gnanu, inchi.**

Si le nom propre est un nom de ville, ce suffixe désigne une plage, un lieu de migration des habitants de cette ville.

**Bastelicaccia**, **Ghisonaccia**, **Zevacaccia** désignent les plages de Bastelica, Ghisoni, Zevacu, etc.

Si c'est un nom d'homme, il désigne la ville de... comme en français « ac » : Sévérac, maison de Sévère.

**Albertacce**, **Cristinacce**, **Marinacce** étaient à l'origine la maison des Alberti, des Cristini, des Marini.

Pour **Ciammanacce** et **Giovicacce**, il y a doute ; peut-être un nom Ciamani, Giovichi a-t-il existé ; il existe encore des Ciamosi et des Giovoni. **Pancheraccia**, de Bancheru ?

De même pour la terminaison « **gnanu** » correspondant au latin « iana », au français « argues ».

**Marignana**, **Bocognanu**, **Gavignanu**, **Lunghignanu**, maison des Marini, Bocconi, Gavini, Longini.

Pour **Rospigliani**, on pourrait penser à Respigni ; **Gagnanu**, **Ocognanu**, **Lucciana**, à Cani, Ocana, Lucii ?

**Tavacu** viendrait, dit-on, de Ottavi (ottaviacum) ; cela paraît peu probable.

**Bisinchi**, pour Evisinchi, habitants d'Evisa venus fonder Bisinchi.

7° **Les MAURES enfin ont laissé quelque souvenir.**

**Campumoru**, **Moriani**, **Moricciu**, peut-être aussi **Morosaglia** et même **Muracciole** pour Moracciole.

### III. — GEOGRAPHES ANCIENS

Nous avons expliqué soixante pour cent environ des noms de lieux. Pouvons-nous aller plus loin en consultant les Géographes anciens : Ptolémée, qui vivait à Alexandrie en 175 après J.-C., nous a laissé une description de la Corse. Strabon et une carte nommée l'Itinéraire d'Antonin donnent aussi quelques indications, mais l'identification reste un problème difficile, les érudits ne sont pas d'accord et enfin la signifi-

cation des noms et la langue d'où ils sont tirés ne sont pas toujours connus.

Comme fleuves, nous avons : **Gola**, le **Golu** ; le **Tavignanu** s'appelait **Rotanos**, il reste près d'Aleria un hameau **Rotani** et cela fait penser au français Rhône, Rhodanus.

Embouchures : Fluvii Sacri a pu donner la piève de **Sagri** et peut-être le nom de **Sari de Portu-Vecchiu**.

Montagnes : Mons aureus, le **Monte d'Oro** ; Rotius le mont **Rossu**.

Villes : **Aleria** ; Centurium, **Centuri** ; Canellata, peut-être **Canari** ; Lurinum, **Luri** ; peut-être Blesinum, **La Vasina** ; Ficaria, **Figari** ; Pagus Aurelianus, **Roglianu**.

Caps : Sacrum, **Cap Sagru** ; Viriballum, **Revellata** ; Attei, **Azzo**.

Il se peut aussi que Venitium ait donné **Venacu** ; Sermitium, **Sermanu** ; Talcinum, la piève de **Talcini**.

Nous connaissons des noms de peuples, **civitates** disaient les Romains.

Tarabeni reste dans **Taravu** ; Balaconi dans **Urbalacone** ; Opini dans la piève d'**Opinu** ; Comasini, dans la piève **Covasina** ; Syrbi dans **Sorbu** que nous avons aussi expliqué autrement.

D'autres voudraient voir dans **Cruzzini** la traduction grecque de Aureus, Kruseios ?

Portus Favoni a donné **Favona** ; Ara Tutelae, **Ordetella** (ceci paraît douteux).

Quoiqu'il en soit, la moisson est maigre.

#### IV. — PEUPLES PRÉLATINS

Essayons de remonter plus haut encore, jusqu'aux peuples prélatins. Ici le meilleur guide est le travail du professeur Gino Bottiglioni.

Les spécialistes de ces questions admettent en Corse la présence de Ligures et d'Ibères. Sénèque, exilé à Luri, affirmait que le langage des Corses en contenait des mots et il était lui-même de Cordoue.

Il y a aussi de bonnes raisons de penser que les Etrusques y ont fait quelque apparition, ainsi que les Phocéens.

De ces derniers, on ne voit guère que le mot **Morsi-**

**glia**, dont on note la ressemblance avec Marseille (ce qui d'ailleurs ne prouve guère).

Les **LIGURES** étaient, d'après Dauzat, Dottin, etc. voisins des Gaulois : on s'accorde à leur attribuer les terminaisons « asca » et « inco » (ils nommaient le Pô, Bodinco).

On serait donc conduit à leur attribuer : **Grillasca, Popolasca, Palasca, Venzolasca, Bevinco, Valinco**, etc. Une quarantaine de noms.

Si l'on admet que leur langue était parente du Gaulois, c'est-à-dire Indo-européenne, on peut expliquer Bevinco par la racine « Bev » abreuvoir ; Valinco par « val » vallée.

Palasca contient la racine « Pal » qui se retrouve dans Palania, la **Balagne** de Ptolémée et **Palla**, l'antique nom de Bonifacio, à moins que ce ne soit Pallas, déesse.

Cette racine signifie pointe, rocher élevé : la Balagne, vue de la mer pour les arrivants ligures, montrait surtout ses cimes élevées et Palla, (Bonifacio) son rocher surplombant les flots. Peut être **Balogna** s'explique-t-il de même.

Pour Venzolasca, aucune explication.

Pour **Venacu, Chiavari**, qui seraient aussi ligures, aucune raison décisive. Le premier aurait pour racine « Ben », « Ven », nom d'homme, en Gaulois (Dauzat). **Velone, Velaco**, rappellent un soldat et une peuplade ligure, les Velaunii ; racine Vel, meilleur.

Les **IBERES** sont-ils venus en Corse, d'Afrique par la Sardaigne ? Certains l'ont pensé et seraient tentés d'expliquer **Sartène** par la Matisa-Sarda de Ptolémée.

Il y a quelques noms de cette racine : **Sardaggia, Localusarda, Sardigena**.

Par contre d'autres noms rappellent les migrations des premiers Corses : **Corsoli, Corsacci, Corseia** ; d'où viennent ces mots ? on l'ignore.

Mais, le basque actuel dérive certainement de l'Ibère. **Aitone, Aïti** font penser au basque grand père.

**Arro**, vain et orgueilleux.

**Asco**, nombreux ; **Artica**, terrain en friche, (Artigue) ; **Carticasi**, dans lequel Casius serait un nom d'homme et **cart** un radical qui se retrouve en ibère : Cartala, Cartima, Cartaia.

**Bilia**, basque Belia, corbeau, équivalent ibère de Corbara.

**Ersa**, le village le plus au Nord, basque Ertza : bord.

**Ghisoni**, homme : nous l'avons expliqué par le toscan.

**Calasima** et **Calacuccia**, radical « **cala** » qui se retrouve dans l'espagnol Calahorra, basque Calaguri, « cala » rouge, peut-être maison rouge (1).

**Ota**, basque ota, ajonc, comme **Giunchetu**.

**Eccica**, basque Etche, maison.

Enfin on trouve dans les Basses-Pyrénées les villages de Urt et Urtiaghe qui rappellent **Urtaca**, racine de sens inconnu.

Un village de Benac, **Venacu**, et un ruisseau de **Bigurne** qui rappelle **Bigornu**.

On attribue aussi à l'Ibère : 1° les mots en ando ; **Alandu**, mais ceci n'est pas démontré.

2° **Evisa**, **Guitera**, **Muna**, **Osani** (le basque « osc » signifie entier).

3° **Sermanu**, **Siscu**, **Tavera**, **Talavera**, (« ta » serait un article préromain), **Tirolu** qui peut signifier aussi asphodèle, **Tirulu**, en Corse.

Enfin l'Etrusque aussi ne nous apportera pas grande lumière, car si nous avons 9.000 inscriptions étrusques, nous connaissons à peine le sens de 100 mots.

Bottiglione apparente à l'étrusque : **Lanu**, **Rennu**, « pori » dans **Ortiporiu**, « aconi » dans **Casacconi** (casaconi), **Pantanu**, **Sorru**, **Soriu** (latin surius), **Restonica**, même **Galeria**, « luna » de **Casaluna**, **Veru** et **Venzolasca**, malgré sa finale ligure.

Malgré tout cet énorme travail, les éléments prélatins restent mal connus, mais la route est ouverte aux chercheurs et avec le progrès des connaissances en ibère, ligure et étrusque, marchera aussi celui de nos connaissances en toponymie corse.

Il reste un groupe de noms inexpliqués, antérieurs peut-être à tous ces peuples, noms donnés par les premiers qui ont contemplé la beauté de notre île. Pro-nonçons-les avec respect « ils représentent la première

---

(1) A moins que ce mot ne provienne du mot arabe : **cala** qui signifie port, escale.



impression que notre terre, cette terre où nous vivons et que nous aimons, a faite sur l'esprit de l'homme ».

Cette science, dont voici quelques traits rapides, doit nous attacher à un pays qui a connu tant de civilisations, qui mérite affection et mise en valeur intelligente pour qu'il devienne la patrie de la beauté morale, comme elle l'est de la beauté physique.

Monseigneur RODIER,

Evêque d'Ajaccio.



---

#### OUVRAGES A CONSULTER

Dictionnaires.

Falcucci : **Vocabulario dei dialetti, Geografia e costumi della Corsica**, (Cagliari, 1915).

P. Alfonsi : **Il dialetto corso nella parlata balanina** (Livourne 1932).

Matteo Cirnensi (Abbé Carlotti : **Vocabulariu di e Custere**, (Impr. de la Muvra, 1929).

Pour la méthode en général :

Dauzat : **Les Noms de lieux** (Paris 1932).

Pour les étymologies prélatines, l'ouvrage capital de Gino Bottiglioni : **Elementi prelatini nella toponomastica corsa** (Pise 1929).

On trouvera, dans ce dernier ouvrage, une bibliographie très complète de la question.

# LE CHANT CORSE

## LA SATIRE

(Scherzu)

La satire semble avoir été peu populaire en Corse, ou du moins il ne nous a pas été donné d'en entendre souvent. Le Corse aime bien la plaisanterie. Il connaît l'ironie, ce que nous appelons l'esprit, et sait s'en servir. Mais la vie, pleine de dangers et de misères, qui était son lot, ne lui laissait guère le temps, ni l'envie, de rimer des réparties drôles, ou spirituelles. Elles s'accordaient bien peu avec les injustices dont il était accablé.

Aussi ne voyons-nous paraître la chanson satirique que dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle. Le poète qui l'a honorée avec une maestria particulière, c'est Alexandre Ambrosi, de Castineta, dit Lisandru di Castineta. Il a vécu pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il vivait solitaire dans son petit village, non loin de Morosaglia, parmi des paysans peu cultivés et à l'esprit étroit et cependant, dès les premières chansons, il les avait conquis et sa popularité était grande.

Au début, et pendant longtemps, il se contenta d'exercer sa verve contre lui-même. Sa chanson « *In cerca di moglie* », A la recherche d'une femme, contre les péripéties d'un voyage à travers les villages du Rustinu. C'est un morceau à jamais célèbre.

Il compose avec une facilité étonnante. Un soir :

**Una sera fattu cèna,  
Mi straquai nantu la panca,  
Trinichendu la catena,  
Ch' appicatu avia l'anca ;  
S'éra amattadu lu focu  
Ch'u lignaghiu è bellu pocu !**

Un soir après mon souper,  
Je m'allongeai sur le banc,  
Balançant la crémaillère,  
Où j'avais pendu un pied ;  
Le feu s'était éteint ;  
C'est qu'il y avait peu de bois..

**Pensaï cus'in me stessu,  
« E megliu che pigli moglie,  
« Che stà sempre sottumessu  
« A l'altri e mustrà le... oglie.  
Sudiciu e senza sberbami,  
Corsi subito à calzami.**

Je songeais en moi-même ;  
Mieux vaut que je prenne femme,  
Qu'être toujours sous les autres  
Et montrer mes nudités.  
Sale et sans m'être rasé  
J'allai vite me chausser.

Suivent une trentaine de couplets, d'un rythme aisé, souple, d'une simplicité charmante. On sent la puissance de la poésie toute naturelle ; une peinture frappante des gens et des mœurs des villageois de l'époque.

Bien entendu, nombre de personnes égratignées en passant, avec une malice incisive, telle « la jolie servante du curé » ; ou « Marthe la brune » et d'autres encore, s'y retrouvent et s'y reconnaissent. Peu à peu les inimitiés se nouent, sourdes, haineuses ; des cabales se montent autour du brave Lisandru.

On comprendra, en effet, qu'un tel poète ne pouvait se borner à une critique personnelle. D'autres sujets autour de lui le tentèrent. Des chansons mordantes parurent. Contre le curé surtout, qui affichait une inclination trop effrontée pour le beau sexe.

Les chansons se répandirent dans les pièves environnantes, et se répétèrent un peu partout dans l'île. Bref, le curé fut changé. Entre temps, Lisandru fut appelé pour

servir de témoin à l'élaboration d'un testament, qu'il devait rendre célèbre. Le vieux Michelinu était mécontent de son fils : « *Chi li facia certe cose, à dile à pur-telle chiose* ». Donc, un soir :

**Altri tre n'avia buscatu ;  
Eju c'andei per testimone.  
Or c'era un gran nutarone,  
Bellu, longu e sfinazzadu.  
A l'intrar' ci feci casu :  
Avia un palmu è piu di nasu.**

Il en avait pris trois autres,  
Moi j'y fus comme témoin ;  
Il y avait un grand notaire,  
Vraiment long mais très malin.  
En entrant j'en fus frappé,  
Il avait un pan de nez.

Ainsi se poursuivent les couplets, près d'une trentaine, qui assomment littéralement le pauvre et brave notaire.

Mais bientôt une autre aubaine allait échoir à Lisandru. Un nouveau curé, « prete Paulu », venait d'arriver dans le village. A l'exemple de son prédécesseur, il afficha un penchant démesuré pour le jupon. Et la verve du poète se tourna désormais contre lui. Elle fut d'abord innocente, indulgente. Comme dans cette poésie : « *A Benedizione di prete Paulu* ».

C'était le samedi saint, le matin, jour de la bénédiction des maisons. Voyant arriver le curé, Lisandru ouvrit sa porte toute grande, et alla se promener.

En passant, le curé ne pouvait faire moins que de bénir la maison du poète. Et c'est en rentrant de promenade que Lisandru, trouvant sa maison bénie, composa sa fameuse « *Bénédiction* ».

Il faut entendre ces couplets débordants d'ironie sarcastique, accablants à force de verve et de bonhomie fine.

Des vers de six pieds, des couplets de quatre vers, qu'on ne peut citer qu'en une cadence entraînante et joyeuse.

Dès le premier geste du serviteur de Dieu, toute la maison s'était mise en branle, sens dessus dessous. Les poules, le banc, les chaises, le pot de nuit (mais oui !), la vermine elle-même : tout, tout se mit à danser une sara-bande fantastique.

**C'una so' spergiata  
Restô benedetta  
Tutt' una facciata  
D'a casa, e una fetta.**

Par une aspersion  
Toute la façade  
De la maison fut  
Bénie, plus un pan.

**Quelle parulloni,  
Piglionu e tittelle ;  
Taponu i tufoni,  
Duv'èscianu e candelle.**

Ces grandes paroles, (du  
[curé])  
S'enfuirent par le toit ;  
Bouchèrent les trous  
D'où coulaient les gout-  
[tes.]

**E mé' galinelle  
Facianu l'ove ;  
Piglionu e purtelle,  
Mai piu l'aghiu trove.**

Mes petites poules,  
Qui faisaient leurs œufs,  
Prirent la fenêtre,  
Je ne les vis plus.

Et lui-même, Lisandru, pendant la fantastique révolution de son mobilier !

**Cume una foglia  
Trimava in l'anghione ;  
Mi surtia la voglia,  
Dì fà piu canzone.**

Et moi comme une feuille  
Je tremblais dans un  
[coin ;  
Et celà m'enleva l'envie,  
De faire des chansons.

Et le grand drame se termine par ces mots :

**Avale tutt' aghiu  
Più santu che prima  
Sinch' u calamaghiu  
A penna e la rima.**

A présent j'ai tout  
Plus saint qu'autrefois,  
Jusqu'à l'encrier  
La plume et la rime.



D'autres chansons du même genre, mais de plus en plus incisives, furent chantées dans les rues des villages. Et d'autres, et d'autres encore que la jeunesse criait avec joie. Bientôt le curé se trouva compromis avec des femmes que les couplets s'ingéniaient à signaler à la malignité des langues. On jura de perdre le bon poète.

Il fut assassiné d'une balle de fusil, tandis qu'il arrosait son jardin. Il a laissé plus de trois mille vers : plaisanteries piquantes, flèches aigues, coups de fouet cinglants, en un dialecte corse, pur, franc, impeccable.

\*  
\*\*

Voici une satire assez méchante, composée en Niolu. Poésie très soignée, très populaire. Elle était dirigée contre un berger du pays.

Obligé de mener ses bêtes à la plaine, où il passera l'hiver, notre berger ne part pas sans donner des conseils à sa femme : qu'elle ne fasse plus comme « les autres années » ; qu'elle ne « se laisse pas tromper par celui-ci ou celui-là ». Et puis :

**E po' c'este ancora u figliol' di Barbaretta ;  
Chi s'a cumpratu un jileccu e una caschetta ;  
E poi ne colla e ne falla, or da la piazza à la stretta ;  
Ma s'ellu vene à circati, di : « no » asciuta e netta.**

Puis il y a encore le fils de Barbaretta,  
Qui, cette année, s'est acheté un gilet et une casquette ;  
Il fait le va et vient de la place à la ruelle ;  
Mais s'il vient te chercher, réponds-lui « non » sec et net.

Après les conseils d'ordre et de prudence il fait remarquer :

**Lasciu cuntentu u zitellu in cu a zitella,  
U purcellucciu cu a nostra gallinella ;  
S'Antone (son fils) inclina a fà l'omu, comprali una  
[dutrinnella ;  
Culà c'é Tantum ergo, Miserere e a Mari stella.**

Je laisse contents mon garçon, et ma fille,  
 Le petit cochon, et la jeune poule ;  
 Si Antoine fait l'homme, achète-lui un petit catéchisme ;  
 Là sont le Tantum ergo, Miserere, et la Marie stella.

Comme l'on voit, tour à tour mordant, sarcastique,  
 plaisantin... Finalement, il avoue que :

**S'eju murissi, quagiù, sottu u pilone,  
 Saria megliu, per me, senza cunfessione,  
 Perch'un c'è prete in Marana, chi mi dia assoluzione ;  
 Saria pocu lu nostru, per fà la restituzione.**

Et si je venais à mourir, là-bas sous le pelone,  
 Sans confession vaudrait pour nous tous beaucoup  
 Car en Marana, aucun curé m'absoudrait [mieux ;  
 Et nos biens seraient peu pour tout restituer.

Suivent tous ses méfaits, et ils sont nombreux, et souvent très graves. Lourds péchés, nombreuses déprédations qu'il trouve lui-même impardonnables.

★ ★

N'oublions pas de citer cette chanson, presque séculaire, qui fut familière aux charretiers cortenais. Elle fut composée contre les jeunes filles de Moïta, que l'on accusa, à tort ou à raison, d'avoir montré trop de complaisance pour lesdits bergers.

**In Moïta, Cortinesi, putianu andà di core ;  
 N'éranu ben ricevuti dà le mamme e le figliole ;  
 Parianu tanti cipressi, cuntornati da le viole.**

A Moïta, les Cortenais pouvaient aller de cœur ;  
 Ils étaient bien reçus par les mères et les filles ;  
 On eût dit des cyprès entourés de violettes.

★ ★

Cette chanson, composée vers 1880, était dirigée con-

tre les femmes de Canale. Ce sont encore les bergers et les charretiers cortenais qui la propagèrent dans l'île.

En ce temps-là, la perruque était à la mode. La fausse natte et le faux chignon se payaient cher. C'était tout un commerce dont les représentants arrivèrent jusqu'en Corse, en quête de chevelures. En général, on les éconduisait simplement. Les femmes corses ne vendent jamais leurs cheveux ! Il s'en trouva pourtant, à Canale, qui consentirent à les couper et à les vendre. Cela fut considéré comme une honte.

**I pastori niulinchi tondenu d'aprile e maghiu,  
Ma le donne di Canale si sô tose di jennaghiu.**

Les bergers du Niolu font la tonte en avril et en mai ;  
Mais les femmes de Canale se sont tondues en janvier.

On ne nommait personne, mais les couplets dénonçaient assez les familles, les maisons de celles qui s'étaient laissé corrompre. Celles qui :

**Per trè palmi d'indiana oscura,  
Si sô tagliate i capelli e rascatu la natura...**

Pour trois pans d'indienne sombre ;  
Elles se sont fait tondre les cheveux et le reste...

\*\*\*

Terminons nos satires par cette composition pleine de verve, de rythme et aussi d'esprit. Elle est née en Alesani.

C'était un curé rapiat, si rapiat, paraît-il, qu'il en oubliait sa tenue, sa messe, et en perdait même la mémoire. Mais surtout sa tenue. Or la chanson, sans la moindre méchanceté, le « déshabillait », comme on dit, des pieds à la tête. Ce sont des couplets d'une forme nouvelle comme on va voir. On les chante sur l'air d'une polka très populaire.

<b>Oh ! chi cappellu !</b>	Oh ! quel chapeau !
<b>Oh ! chi cappellu !</b>	Oh ! quel chapeau !
<b>N'un è biancu ; n'un è</b>	Il n'est pas blanc ; il
<b>[neru ;</b>	<b>[n'est pas noir :</b>
<b>E di pelu</b>	Il est du poil
<b>D'asinellu :</b>	D'un petit âne :
<b>Oh ! chi cappellu !</b>	Oh ! quel chapeau !
<b>Oh ! chi cappellu !</b>	Oh ! quel chapeau !

Et ça finit par les chaussettes :

<b>Oh ! che calzette !</b>	Oh ! quelles chaussettes !
<b>Oh ! che calzette !</b>	Oh ! quelles chaussettes !
<b>Ne sô larghe, ne sô stret-</b>	Elles ne sont ni larges ni
<b>[te ;</b>	<b>[étroites ;</b>
<b>Son tutte</b>	Elles sont toutes
<b>Fatt'a paffette ;</b>	Faites en morceaux :
<b>Oh ! che calzette !</b>	Oh ! quelles chaussettes !
<b>Oh ! che calzette !</b>	Oh ! quelles chaussettes !

★★

## CHANSONS DIVERSES

Nous en arrivons aux chansons diverses. Elles diffèrent de toutes celles que nous avons citées jusqu'ici, soit par la forme, soit par le sujet, soit par l'air qui leur a été donné.

Celle qui mérite la première place, tant par l'importance du sujet que par la forme et l'étendue du poème, c'est la chanson des *Sept Galères*. Trente-cinq couplets et cent quarante vers en langue plus italienne que corse. Elle a été composée en plein XVI<sup>e</sup> siècle, quelques mois après le désastre.

Le 26 novembre 1553, l'amiral André Doria, au service du roi d'Aragon, part de Barcelone, avec sept galères armées et plus de six mille combattants. Il doit se rendre à Gênes, malgré l'acharnement du vent et l'orgueilleuse mer, parce qu'il craint du roi de France,

« *qualchi assalto risoluto* », quelque surprise. Il passa le cap Blanc, avec beaucoup de difficultés, mais arrivé au nord de la Corse, à la Giraglia, au tournant, « il fait nuit, le soleil s'assombrit ». Force lui est de s'arrêter. Là, commence le drame.

Le deuxième couplet débute en effet ainsi : « *il venti sei di novembre scaduto* » le 26 du mois de novembre écoulé.

Toute la nuit, la tempête, les cris d'horreur et d'épouvante, les prières ponctuent toutes les phases déchirantes du drame effrayant qui se joue au milieu des flots.

**Fermati in Calvi, lu spaziu di poch'ore,  
Tutti sentinu la messa di bon core ;  
Poi partinu allegramente, senza avere alcun timore :  
Era il mar' fattu tranquillu, ma prestu cambiô culore.**

Arrêtés à Calvi, pendant quelques heures à peine,  
Tous entendirent la messe de bon cœur ;  
Puis ils partirent joyeusement, sans la moindre crainte :  
La mer était devenue tranquille, mais bientôt elle chan-  
[gea de couleur.

Le désastre commence. Chacun clame : « O Dieu, aie pitié ! Tu sauvas ton peuple de la mer Rouge ! » Mais les prières sont inutiles. Les « flots s'élançaient de l'avant à l'arrière », comme « s'ils avaient eu hâte de les engloutir ».

**E si sentiva gridar : « confessione ! »  
Il cappellano gli dà l'assoluzione,  
Recitando il Miserere con molta devozione ;  
Quel perfido si troncô ; ha perduto il suo sermone.**

L'on entendait crier : « confession ! »  
Le chapelain leur donne l'absolution,  
En récitant le Miserere, avec beaucoup de dévotion ;  
Mais dans ce moment tragique, le perfide se coupa et  
[la prière est vaine.



A un moment donné, il semble à l'amiral que l'espoir revient. Il se rappelle que c'est la veille de Saint André, sa fête, et il invoque la miséricorde du bon apôtre :

**« Sarà pur' ver' che tu permetti, Andrea,  
Che in questa notte perdo a vita réa,  
Ben che il tuo santo nome, ben che indegno in terra  
Cosi disse il generale, genu flesso, poi piangea. [sia ».**

« Serait-il vrai que tu permettes, André,  
Qu'en cette nuit, je perde la vie,  
Malgré ton saint nom, bien que je sois indigne sur la  
Ainsi parla le général, à genoux, en pleurant. [terre ».

Mais toutes les prières sont vaines. Des sept galères, quatre seulement peuvent échapper au désastre. Et, le lendemain, et pendant plusieurs jours, la mer rejeta des cadavres, et des cadavres... par centaines, par milliers... Et alors :

**Corriano le schière di lupi à la marina,  
Di fere affamate, d'uccelli di rapina !  
Ogni animalaccio ingordo gode di tanta rovina !  
Ogni brutta bestiola lu so pezzo ella strascina.**

Partout courent à la marine des bandes de loups,  
Des bêtes affamées, des oiseaux de rapine !  
Toute bête puante jouit de cette ruine !  
Toute bête répugnante emporte son morceau.

★★

Comme suite à ces strophes dramatiques, nous aurions voulu citer la jolie chanson de la colombe et de la perdrix. Elle est si vieille, que rares sont ceux qui se la rappellent encore... Elle ne nous est parvenue que par bribes. On y devine le poète flânant à travers les champs et s'amusant à faire rimer ses impressions du moment.

La colombe se plaint qu'on ait défait son nid. Elle

pleure la destruction des œufs qu'elle avait pondus. Et la perdrix de lui dire :

**Perchè piangi tu culombu d'avè persu un coppiu d'ove ?  
Lascia piange a pernice chi n'ha persu decenove.**

Pourquoi pleures-tu, toi, colombe, pour avoir perdu  
[deux œufs ?  
Laisse pleurer la perdrix qui en a perdu dix-neuf.

On la chante sur une note plaintive, un peu comme on récite.

★★

Cette chanson populaire est bien connue en Corse ; on en a tiré un grand nombre de *paghielle*. Elle nous vient du XVI<sup>e</sup> siècle aussi.

Une jeune fille se lamente en songeant à l'absence de l'aimé, un navigateur. Elle le rappelle en un refrain charmant et douloureux.

**Torna, torna à quella sponda,  
Dove l'amor' t'invita e chiama ;  
Dove l'amor' t'aspetta e brama :  
Torna, torna à quella sponda !**

Reviens, reviens sur cette rive,  
Où l'amour t'invite et t'appelle ;  
Où l'amour t'attend et te désire :  
Reviens, reviens sur cette rive !

\*  
\* \*

La chanson qui suit est une satire, si on veut, mais sans la moindre malveillance, un simple passe-temps. Le poète se moque d'un père qui donne des conseils à son fils, Pancraziu.

**Sentu dî, ô Pancrà, chi ti sé intestatu,  
E ti sé risolutu à fà lu namuratu.  
Dimi un pocu, lu to babu l'hai mai consultatu ?  
Ch'indi l'arte di l'amore era cusi sfinzatu.**

J'entends dire, ô Pancrà, que tu t'es mis dans la tête,  
Et que tu es résolu à faire l'amoureux,  
Dis-moi un peu, ton père, l'as-tu jamais consulté ?  
Lui, qui dans l'art de l'amour était tant expert.

Il se met à conter les nombreux succès qu'il obtint « de son temps ». Il se rappelle même qu'un soir, dans le village de Castirla, il faillit compromettre la servante de la maison, mais « le patron l'en empêcha ». Un autre soir...

**Un'altra sera, vulia far'lu stessu ;  
Tuttu diversu accadi lu successu ;  
Di casa fugii spugliatu perche avia la jente appressu ;  
Mi tradi un parentellu ch'à dila n'un è permessu.**

Un autre soir, je voulais faire de même ;  
Mais tout autrement alla le succès ;  
Je dus fuir de la maison, car j'avais du monde à mes  
[trousses.  
Un petit parent m'avait trahi, dont je ne puis dire le  
[nom.

En fait de succès, ce sont des avatars, plus humiliants  
les uns que les autres, que le digne père conte à son fils.  
Jusque dans sa tenue, il savait se faire remarquer :

**Ne fui anch'eju un capu pasturone,  
Purtava sempre un bellu piloncione ;  
La jachetta muntagnola fuderata di muntone ;  
E un paghiu di calze bianche ch'u babu lasciô a babone.**

Je fus aussi un maître berger ;  
Je portais toujours un ample pelone ;  
Une veste de montagne, doublée de « mouton » ;  
Et une paire de chaussettes blanches, qui me venaient  
[du père de mon grand-père.

C'est une de ces chansons qu'on s'amusait à réciter le soir, pendant les longues veillées d'hiver, et l'on accompagnait les commentaires de longs et sonores éclats de rires.

\*  
\* \*

Tout autre est « la chanson de Béatrice ». Nous ne connaissons ni le lieu, ni la date de sa composition. Elle a été peu chantée.

La jeune Béatrice a délaissé son fiancé, suivant les conseils de ses parents. Le délaissé lui fait parvenir une quinzaine de couplets qui ne sont pas, comme on va le voir, et comme l'on dit « dans une musette ». Voici deux couplets types :

**Béatrice, fà riflessu,  
A sti mei versì pietosi ;  
Amo a tè piu che me stessu,  
E tu mai ti ne riposi ;  
Lu me' cor' pur tu possèdi,  
Per tè moro, e tu nun credi.**

Béatrice, réfléchis,  
A ces vers qui t'implorant.  
Je t'aime plus que moi-même,  
Et tu ne veux pas te tenir tranquille ;  
Tu possèdes pourtant mon cœur,  
Je meurs pour toi incrédule.

Il parle de leurs amours, de sa fidélité à la parole donnée et il ne permettra pas qu'elle se dérobe à la sienne :

**Nun è ghiocu di zitelli ;  
Parlu chiaru, ognun m'intenda !  
A la larga ô runzinelli !  
O va male la faccenda !  
Chi ti sposa, ô dèa gradita,  
Piu nun conti su la vita.**

Ce n'est pas un jeu d'enfants ;  
Je parle clair, que chacun m'entende !



### Pascal Paoli à 30 ans

Lithographie italienne de Louis Guidotti, d'après Pietro Gherardi. Le portrait représente Paoli à l'époque de son premier généralat, donc jeune, avec un costume des officiers gentilshommes du règne de Louis XV.





Au large, petits roussins !  
 Ou les affaires iront mal !  
 Celui qui t'épousera, ô divine adorée,  
 Ne devra plus compter sur la vie.

Après avoir juré que des « langues des entremetteuses  
 il fera des morceaux pour les jeter aux chiens », il termine :

**Le nozze saran' la colla ;  
 L'allegrezza sarà il piantu !**

Les noces, ce sera la mort ;  
 Et la joie, ce seront les pleurs !

★★

Citons, dans le même ordre d'idées, cette chanson qui est en tercets cette fois, mais aussi brutale quant à l'expression.

Un jeune délaissé ne voit plus sa promise, on la tient cachée et il ne peut plus la rejoindre. Un beau jour, par hasard, il l'aperçoit qui s'en va chercher son fagot de bois, et sans autre façon de se présenter, il l'interpelle.

**In duve vai ? Un cori tantu !  
 Pare chi t'abia centu cani appressu ;  
 Pregatila pur bona, s'ēju t'inguantu !**

Où vas-tu ? Ne cours pas tant !  
 On dirait que tu as cent chiens après toi ;  
 Recommande-toi à Dieu, si je te mets la main dessus !

Elle s'excuse ; elle est très pressée ; on a besoin de bois à la maison... Mais lui la tient et n'entend pas la laisser partir. Il va précisément du même côté : « il a oublié sa hache la veille ».

Explications de la jeune fille, déclarations tranchantes du jeune homme, qui dit, en fin de compte :

**Tutte le me' faccendi son finite ;  
Regulati son tutti me' mercanti ;  
S'èju nun vègu megliu sentirai e stride !**

Mes affaires sont finies ;  
Mes créanciers réglés ;  
Si ça ne va pas mieux, tu entendras les cris.

**Math. AMBROSI.**

---

## Les portraits de Pascal Paoli

---

Nos principaux personnages insulaires ne nous ont pas laissé, et c'est regrettable, leur image véridique ou leur portrait authentique ! Récemment, un de nos confrères le regrettait justement à propos de Sampiero dont nous ne pouvons nous représenter les traits que par l'imagination. Il est permis d'en dire autant des héros corses plus anciens et plus récents, tels qu'Hyacinthe Paoli ou J.-P. Gaffori. En dehors de Napoléon I<sup>er</sup>, le seul dont la physionomie soit à peu près certaine est Pascal Paoli. Sa renommée fut telle que plusieurs peintres ou dessinateurs, soit par ordre, soit par goût, s'efforcèrent de perpétuer son image. Le docteur Mattei de Paris, collecteur passionné d'estampes, de dessins, de livres relatifs à la Corse, fondateur en 1877 d'un périodique excellent pour l'époque, qui vécut trois ans et qui contient d'utiles renseignements, nous a laissé la liste des peintures, lithographies, gravures et dessins qui, à sa connaissance, et elle était vaste, reproduisaient les traits du fondateur de la République corse. Il en signale cent-dix. Certaines de ces images ne diffèrent entre elles que par quelques détails du costume ou par quelque attitude du sujet. D'autres nous le présentent, sur la foi sans doute des racontars, comme si différent de lui-même, qu'il serait difficile de le reconnaître si son nom ne figurait pas au bas du portrait.

Parmi toutes ces reproductions, qui souvent ne sont que des copies, les unes s'appliquent au jeune lieutenant, d'autres plus nombreuses au chef d'Etat. Nous en avons en somme pour toutes les époques de son exis-

tence si remplie de vicissitudes. N'oublions pas en effet qu'il vécut 82 ans, de 1725 à 1807.

Voici d'après le docteur Mattei, en négligeant les images postérieures à la mort, celles qui semblent originales.

1° Un portrait à l'huile qui aurait appartenu à la famille Gentile de Saint-Florent. Valery en parle dans son **Voyage en Corse** et Varese l'utilisa pour sa statue. Paoli y était représenté en jeune officier, vêtu d'un habit bleu.

2° Une autre peinture de 35 cm. sur 25 cm. environ reproduisait un jeune homme de profil, âgé d'environ 25 ans, également habillé en officier, avec un habit rouge et un tricorne. La toile appartenait à M. Franceschini-Pietri et avait dû servir de copie à de nombreuses reproductions ultérieures.

3° Au temps du généralat, un artiste inconnu peignit le législateur corse. Son œuvre se trouvait dans la famille Franceschetti de Vescovatu, héritière des Ceccaldi.

4° Un Anglais, du nom de Bembridge, fit un portrait de Paoli dès son arrivée en Angleterre, sans doute en 1769. Bien que le tableau ait disparu, nous le connaissons par de nombreuses gravures. Le grand homme est ici en pied, avec une taille élevée, un ventre un peu proéminent, un front surmonté de cheveux abondants, le nez effilé, la lèvre supérieure bien ondulée. Il tient à la main droite un bâton de commandement et son habit est bordé d'un galon. Les portraits numérotés 25, 26, 27, 28, chez Mattei, ne sont que les variantes de l'original Bembridge.

5° Le docteur Mattei avait vu, de son vivant, à Paris, une toile anonyme, d'origine anglaise, montrant le buste du général, dont les traits rappelaient ceux du personnage de Bembridge.

6° Pietro Gherardi fit de Paoli, sans doute lors de son passage en Italie, en 1769, un portrait que nous connaissons seulement par des copies. L'imagination paraît y avoir altéré la vérité. Le général y est figuré debout, habillé en militaire avec tricorne, cuirasse, habit à brandebourgs, culotte courte, bottes à l'écuyère, large ceinture à franges, épée suspendue au côté. De la main gauche il semble indiquer à la postérité la bataille qui se livre au loin. Un peloton de soldats, le fusil en joue,



tire sur l'ennemi dont plusieurs combattants sont étendus à terre, tandis que trois femmes participent à la lutte en chargeant les armes. Le drapeau à tête de Maure et le drapeau à fleur de lys s'affrontent. L'artiste, on le constate, a recherché l'effet, non l'exactitude. Le portrait même l'intéresse peu ; il ne voit en Paoli, ni le législateur ni l'organisateur qu'il était vraiment, mais le guerrier, ennemi de la France, tel qu'on se l'imaginait dans la péninsule. Plusieurs artistes italiens et allemands ont suivi cette indication (voir dans Mattei les numéros 41, 42, 43, 44 et 48).

7° Une gravure signée Winkelles n'a dû être faite que d'après des images.

8° Une autre, attribuée au Français Marcenay, est plus méchante que véridique. Peut-être a-t-elle été tracée d'après un croquis venu de Corse, mais le dessinateur, en l'utilisant, s'est souvenu de la réputation de tyran que Paoli avait en France ; il lui a donné un menton carré, un air volontaire qui, chez les imitateurs de Marcenay, deviendra dur, méchant, même laid. De ces dessins relèvent les n°s 35 à 40 indiqués par Mattei.

9° Du vivant même de Paoli, sa renommée a incité un certain nombre d'artistes, surtout étrangers, à le représenter. Mais leurs dessins sont si éloignés de toute ressemblance qu'il faut plaindre leurs compatriotes d'avoir subi ce bourrage de crâne. Le personnage y est tantôt maigre, tantôt gras, tantôt mince, tantôt gros, tantôt imberbe, tantôt moustachu ; chez celui-ci il est habillé en Anglais, chez celui-là en Allemand ou en Russe ; pour les uns, c'est un adolescent, pour les autres c'est un gros père. Son costume varie d'une façon étrange et les attributs qui lui sont infligés ne proviennent que de l'imagination fertile des artistes. C'est tout ce qu'on peut dire de la gravure insérée dans l'histoire de Cambiagi, de celle de l'Allemand Bonn, ou du Suisse Chrétien Michel, ou du Viennois Nagstum, ou de l'Italien Montagna, ou de l'Anglais Brookshan, ainsi que de plusieurs autres, d'ailleurs anonymes, comme celle qui fut éditée à Paris chez Bonnet. Le docteur Mattei les a signalées dans sa liste du n° 41 au n° 59.

10° Quand, après 1769, Paoli se fut réfugié à Londres, deux peintres reproduisirent ses traits : un Anglais et un Français. Le premier Coswey a exécuté un magni-



fique tableau à l'huile de 75 cm. sur 52 cm. qui se trouverait à la galerie Pitti à Florence et qui aurait servi à la toile du Bastiais Pelozzi, composée pour le docteur Mattei. Elle figura à l'exposition de 1878. Ce portrait a été souvent recopié, aussi bien pour l'édition des lettres de Pascal Paoli publiées par Tomaseo en 1846, que pour l'histoire du même Paoli par Klose en 1853. Une miniature de Coswey, datant de 1789, nous donne les traits du personnage un peu vieillis, mais sympathiques. On peut en voir une lithographie dans l'histoire de l'abbé Galletti.

11° Le Français Caron a peint également le général, si l'on en croit la légende d'une gravure qui recopie ce tableau aujourd'hui perdu. Le graveur Houbraken en a tiré deux belles épreuves différentes l'une de l'autre. L'image ressemble à celle de Coswey, mais avec des traits un peu adoucis par l'embonpoint. Les vers qui l'accompagnent semblent indiquer qu'on est déjà loin de la guerre de 1768-1769, car l'opinion des Français sur le compte de leur ancien adversaire est complètement modifiée.

Protecteur des lois, citoyen vertueux,  
Intrépide guerrier, ennemi généreux,  
Estimé des Français même après leur victoire  
Il ne manque rien à sa gloire (S. Caron).

12° Paoli quitte Londres pour revenir en Corse, en 1790. C'est alors que Drelling le peignit encore une fois. Si on ignore le sort de son œuvre, on en a de multiples copies. Aucune en effet n'a inspiré plus de gravures, aucune n'a été utilisée davantage par les graveurs. Telle la lithographie de Ruspini à Marseille, ou celle de Lemer cier à Paris, ou encore de Campi à Ajaccio, ou de Novellini à Bastia. On en a également une épreuve avec variantes dans l'Atlas national illustré des départements, dans l'Album pittoresque de la Corse, dans la Collection des Hommes utiles, etc., etc.

12° Pendant son séjour en Corse de 1790 à 1795, un buste de Paoli avait été exécuté et déposé à la mairie de Bastia. Qu'est-il devenu ? Un autre le fût aussi dans la salle des séances du Parlement anglo-corse. Il fut jeté par un anonyme, qu'on suppose être un partisan de Pozzo di Borgo, dans un réduit malpropre, où il fut

définitivement cassé. Nous n'en avons donc rien conservé.

13° Paoli retourna définitivement à Londres en 1795 et y vécut jusqu'en 1807, date de sa mort. On fit alors de lui un portrait où il était, dit-on, représenté sur un fauteuil ; il a disparu ainsi qu'un autre signé Gottenbrun. Nous le connaissons par une gravure dite de Cardan, publiée en 1795. Le visage est celui d'un vieillard affaîssé, comme pouvait l'être un Paoli que l'ingratitude avait contraint une seconde fois à l'exil.

14° Un autre tableau, dû au dessinateur Dance et gravé par Daniel, fut offert au public en 1809. Il représente le grand homme de profil, assis sur une chaise. C'est peut-être le plus touchant et le plus exact des portraits. On pourrait presque retrouver dans ces traits fatigués ceux du jeune officier. Ce fut d'ailleurs le dernier portrait exécuté du vivant de Paoli.

On voit donc que des cent-dix effigies que nous avons de lui, une douzaine seulement ont un caractère d'originalité et peuvent être considérées comme se rapprochant plus ou moins de la réalité. Signalons cependant que le docteur Mattei semble avoir ignoré la lithographie de Louis Guidotti, qui est nettement inspirée par le portrait de Gherardi. Paoli est ici à cheval en jeune officier vêtu à la mode des gentilshommes du temps de Louis XV, avec tricorne et bottes, l'épée levée dans la main droite et la gauche appuyée sur la hanche. Menton rond, nez finement dessiné, grands yeux et cheveux bien noués en tresse par un ruban. Les armes de la Corse sont au bas, au milieu d'un trophée, tandis qu'au loin des Corses luttent contre des Français, qu'une flotte est occupée à débarquer. Le cheval de Paoli est accompagné d'un chien corse.

En résumé, si nous voulons avoir une idée juste de notre grand homme, il faut s'en rapporter aux images Bembridge, Coswey, Drelling et Rance. Voici la description de la première : « Le front est large, les bosses sus-orbitaires, ainsi que les sourcils avancés de manière à indiquer un développement considérable du cerveau. On ne voit pas où commencent les cheveux, tant la blancheur de la peau se confond avec la chevelure saupoudrée, de sorte qu'on dirait Paoli chauve sur la voûte crânienne. Cependant on voit le rouleau qui surmonte

l'oreille se prolonger par derrière. Les yeux sont très expressifs, prunelles ou plutôt iris de couleur claire. Le nez un peu fort n'est pas ici aussi bien fait que nous le verrons dans le profil. La bouche moyenne et bien fendue offre une lèvre supérieure moins ondulée que nous ne la verrons ailleurs. Le menton est un peu fort et presque carrément arrêté. Le teint du visage est coloré ».

Les tableaux de Coswey et de Drelling se rapportent à l'époque où Paoli avait dépassé la quarantaine : « Dans le premier, la tête est magnifiquement exécutée. Elle représente un homme d'à peu près cinquante ans et n'est vue qu'aux trois quarts. Le front est large, élevé avec saillie des bosses frontales. Le restant de la face est bien de P. Paoli peut-être un peu flatté par la douceur des lignes du nez, de la bouche et du menton. Une seule chose frappe, c'est que les cheveux ne sont pas frisés, mais assez courts et négligemment rejetés en arrière ».

Drelling l'a vu à plus de soixante ans et voici comment il le représente : « Cheveux très fournis malgré l'âge et frisés avec les rouleaux latéraux, queue par derrière. Le front est large, élevé et bombé aux bosses frontales. Les arcades sus-orbitaires et les sourcils sont bien marqués, les yeux bien fendus et expressifs. Nez bien fait, bouche moyenne, mais la lèvre supérieure est assez fortement ondulée, menton assez prononcé en saillie et un peu aplati sur le milieu, repli au-dessous, faisant un peu comme on dit le double menton. La tête a beaucoup d'expression, de la sévérité et même de la dureté ».

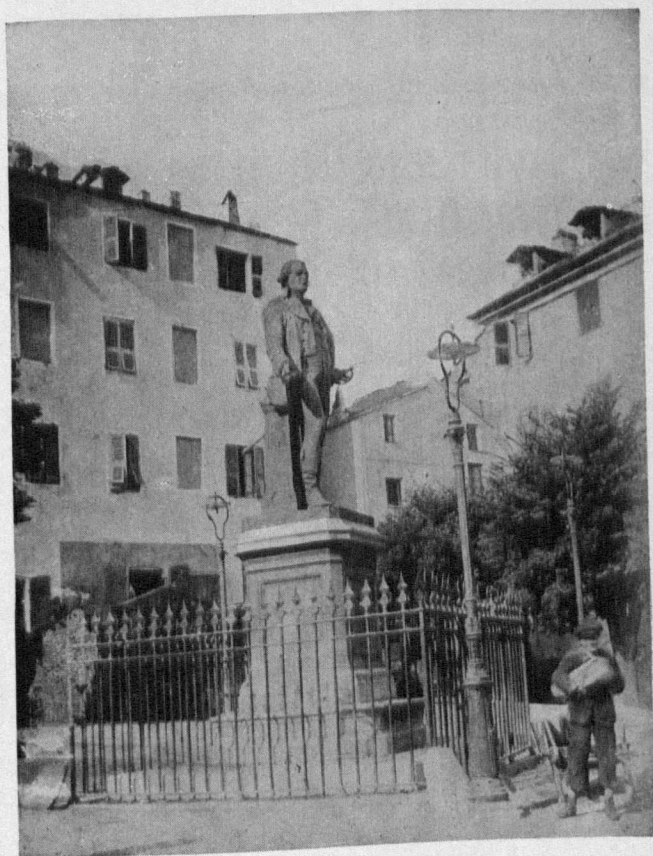
Enfin Danse exécute le portrait d'un modèle qui a près de 80 ans : « Les lignes sont si vraies qu'on les dirait photographiées. Les cheveux sont encore déjetés en arrière, bien fournis, sans calvitie. On retrouve encore les rouleaux sur les oreilles et la queue nouée pendant derrière. Le front est élevé, non fuyant, s'élevant droit jusqu'aux bosses frontales. Les yeux sont encore bien ouverts et expressifs, ils ont l'air d'être fixés sur un objet, ...on dirait qu'il pense à la Corse. Le nez un peu saillant et amaigri est bien celui de Paoli. Les lèvres se sont amincies ; elles ont quelque chose de souriant. Le menton loin de faire une saillie disgracieuse, comme la chose a lieu souvent dans la vieillesse, termine ici agréablement le visage ». (Mattei).

Pour créer une image définitive du fondateur de la première et dernière République corse, il ne nous reste plus qu'à relire les descriptions de ceux qui lui rendirent visite, Boswell d'abord, cet Anglais qui vint en Corse pour l'interviewer, pourrions-nous dire et qu'il rencontra à Sollacarô en 1765 ; l'abbé Bettinelli, littérateur italien du XVIII<sup>e</sup> siècle, ensuite, qui fut reçu par Paoli à Londres, lors du premier exil. Boswell a écrit : « Son air me frappa. Il est grand, robuste et bien fait. Sa physionomie douce et ouverte annonce de la sensibilité et de la grandeur d'âme. Sa démarche est mâle, tous ses mouvements sont nobles ».

Bettinelli est un peu plus explicite : « Il est d'une taille avantageuse, bien faite et dans les proportions d'un corps robuste, le visage beau, les traits réguliers, blond tirant au roux, les yeux vifs et pleins de douceur et encore plus de feu, quoique bleus, lorsqu'il s'anime en parlant ».

Peintres et écrivains s'accordent donc à nous dire que Pascal Paoli était un bel homme, blond, aux yeux grands et bleus, aux traits réguliers et à la bouche bien dessinée. Il portait ses cheveux relevés sur le front et la figure rasée. Il n'est donc pas impossible à un artiste contemporain, qui aura consulté les uns et les autres, de nous dessiner un Paoli qui serait pour la postérité un « **vrai** » Paoli.

C'est ce qu'a pensé justement notre compatriote M. Poli, sous-directeur au secrétariat des Beaux-Arts qui, par patriotisme, a voulu procurer aux jeunes générations l'effigie d'un homme qu'elles seraient coupables d'oublier, d'un législateur qui mérite leur reconnaissance pour avoir tant contribué à l'illustration de leur petite patrie. Il s'est donc adressé à l'un des meilleurs artistes du temps présent, le graveur Ouvré et lui a confié le soin de fixer les traits de notre plus grand personnage, après Napoléon. M. Ouvré a pris sa tâche au sérieux, s'est entouré de tous les documents à sa portée, a compulsé toutes les images antérieures, s'est assimilé les principales particularités de la physionomie du héros et, après un travail de plusieurs mois, a fini par dessiner, en dehors de toute influence, le véridique portrait de Paoli, dans son âge mûr. Il constitue une jolie gravure de 35 centimètres de haut sur 27 de large. Notre



### **Pascal Paoli à 65 ans**

Cette statue, érigée à Corte en 1854, fut exécutée par le sculpteur Huguenin qui représenta son personnage sous les traits d'un homme âgé et avec le costume des contemporains de la Révolution. Le type en est celui des toiles de Dreiling vers 1790.



THE  
LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM  
OF  
COMPARATIVE ZOOLOGY  
AT  
HARVARD UNIVERSITY  
CAMBRIDGE, MASS.

iconographie nationale en sera justement fière. Les exemplaires pourront en orner les salles de mairie, les salles d'école et celles des autres monuments publics, car nul plus que Paoli n'est digne (en Corse) de cet hommage collectif.

A. AMBROSI-R.

---

## A propos de la défunte reine de Belgique et des Bernadotte

---

Le décès tragique de la reine Astrid, s'il a déclenché maintes proses sentimentales dans notre presse, n'a guère, que je sache, été l'occasion d'une évocation journalistique de ses lointaines origines françaises... ou, mieux, béarnaises... et même, comme l'on va voir, bigourdanes. A peine a-t-on rappelé, en passant, le nom de l'aïeul, l'arrière-grand-père paternel, sans insister, d'ailleurs, comme il convenait. Voici quelques précisions d'histoire, qui, dans cet organe où tout ce qui touche à Napoléon n'est jamais hors de sa place, seront, je l'espère, les bienvenues.

Les origines bigourdanes de Bernadotte ont été depuis longtemps dévoilées par des historiens locaux. Ainsi, G. Bascle de Lagrèze les affirme dans sa monographie du château de Pau et Jean Bourdette, l'historien du *Labéda*, apporte des précisions notables. L'histoire courante, elle, se borne à enregistrer sa naissance à Pau, le donnant pour fils d'un avocat en cette ville : voir le *Karl XIV* (1844) de l'historien-poète suédois Erik-Gustav Geijer, l'*Histoire de Bernadotte* de Sarrans (1845) et les *Napoleon's Marshals* de Dunn Pattison (1910). On va voir qu'il y a lieu de préciser un peu toute cette question des ascendances béarnaises des rois de Suède...

Il y avait à Sireix, ou Sirex, petit village de cette vallée d'Azun que connaissent bien — car elle est fort belle — ceux qui ont fait en auto la classique randonnée des Eaux-Bonnes à Argelès par le col d'Aubisque, une famille Dabadie, ou — car, en Béarn, la particule ne signifiait rien (1)

---

(1) Voir mon **Précis de Grammaire espagnole** (Paris, Hatier, 1933), p. 179, où je cite V. Lespy, **Grammaire béarnaise** (Pau, 1858), p. 140.

(ni d'ailleurs en Gascogne) — d'Abbadie. Or, Marie Dabadie, la dernière des enfants de Domenge Habas et de Marie Dabadie, conjoints morts au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, quitta, à la suite d'un dissentiment avec un de ses frères, nommé François, la maison paternelle en 1716, âgée d'environ 15 ans, pour aller gagner sa vie comme humble bonne à tout faire dans une auberge de Nestalas, localité plus connue aujourd'hui sous le vocable de Pierrefitte, dans les Hautes-Pyrénées. Mais la meilleure clientèle de la dite auberge était constituée par ces bandes de paysans béarnais qui, chaque année, avec leur âne chargé, non de reliques, mais de provisions de bouche, s'en allaient passer leurs 21 jours rituels à Cauterets pour, naturellement, y « prendre les eaux », c'est-à-dire ingurgiter, en dehors de toute prescription médicale, des verres d'eau sulfurée sodique — merveilleux remède contre le rhumatisme, qui sévit en Béarn — et prendre de longs bains aux thermes des Œufs, ou au Mauhourat. Ces joyeux gaillards ne laissaient guère, avant d'entreprendre la rude montée de 10 kilomètres par la vallée du Gave de Cauterets et l'ancien chemin que domine aujourd'hui la route nouvelle, taillée aux flancs de pentes schisteuses, de boire un coup à l'auberge de Pierrefitte, pardon, de Nestalas.

Or, un de ces Béarnais vague « officier ministériel », du nom de Jean Saint-Jean et domicilié à Boeilh-Bezing, petite halte de la voie ferrée reliant Pau à Lourdes, au nord et près de Nay (prononcez de grâce : Naïe), vint à passer par là, comme tant d'autres, et s'éprit à tel point de la bonne qu'il n'eut ni fin ni cesse que lorsque, l'ayant conduite dans son village, il l'eut épousée, en l'église d'Assat — village sis à trois kilomètres de Boeilh, et que son pont suspendu sur le Gave de Pau, ainsi qu'un château du XV<sup>e</sup> siècle, recommandent au touriste qui n'a rien de mieux à faire qu'à s'arrêter là. Le mariage eut lieu le 30 mai 1719 et j'en ai lu l'acte sur les registres de cette commune. Mais, dès avant cette union, l'accorte soubrette avait intenté procès à son frère François pour paiement de sa part légitime qui, d'ailleurs, ne lui fut vraisemblablement jamais payée. Cela n'empêcha pas que, de cette union, naquissent plus d'une demi-douzaine de descendants, dont deux seulement — deux filles, prénommées Jeanne et Claire — survécurent à leur mère, décédée à Boeilh le 16 octobre 1752.

L'aînée, Jeanne, épousa, deux ans plus tard, à Boeilh, le 20 février 1754, assistée de son père et d'un oncle appelé Gédéon de la Bastide, un « praticien » palois du nom de Henri Bernadotte, âgé de 42 ans, elle n'en comptant que 22 à peine. La même année, Bernadotte devint procureur à la sénéchaussée de Pau. L'officier de santé, on le voit,

avait plus d'une corde à son arc. Ils eurent deux fils, qui, tous deux, étudièrent au collège des Jésuites, alors tenu par les Bénédictins et aujourd'hui lycée de Pau : Jules-Jean-Baptiste, l'aîné, et Henri, le cadet qui, en l'année 1781, figure comme « écolier de rhétorique » devant répondre aux exercices publics annuels, avec Nicolas de Péborde, S.-B. Sarraute, J.-B. Batsalle, J.-B. Bouisson, J. Sorbé, J. La Cortiade, Pierre Abadie, P. Batsalle, P. Dirlac, P. de Pargade, P. Touyet et Prudent de Casemajor (2).

La maison des Bernadotte existe toujours à Boeilh-Bezing. Je l'ai visitée cet été. Elle est habitée par le dernier des descendants directs : le baron Oscar Bernadotte, qui a réuni dans la vieille demeure de précieux souvenirs se rapportant à l'ancêtre. D'autre part, à Sirex, les Dabadie subsistent à la maison Sepet et l'on m'a affirmé qu'il existait encore, dans le pays, une dame bénéficiaire d'une pension que lui aurait octroyée son royal cousin, Gustave. Et on ajouta que, de passage à Lourdes, ce dernier — à moins, cependant, que ce n'ait été son père, Oscar II, qui, lui, maniait certes mieux la plume que la raquette de tennis (3) — réunit dans cette ville quelques-uns de ses parents de Béarn et de Bigorre. Je ne clôrai d'ailleurs pas ces *notes* rapides de vacances sans rappeler que si, dans l'article que j'ai publié ici même sur la maison de Bernadotte à Pau, je formulais le vœu que cet édifice fût sauvé de la ruine et transformé en *Musée Bernadotte*, la chose est faite aujourd'hui et le *Musée Bernadotte* devenu une réalité paloïse, après être resté, de si longues années, dans le domaine des simples possibilités...

Ces rapides *notes* sur l'origine des Bernadotte appellent une rapide — elle aussi — conclusion philosophique. Un vieux proverbe de *tras los montes* dit que *los dineros del*

---

(2) *Histoire du Lycée de Pau*, par J. Delfour, avec *Introduction* et *Notes*, par V. Lespy (Pau, Garet 1890, p. 206-207).

(3) Les Bernadotte de Suède et Norvège ont laissé, dans la littérature suédoise, des monuments notables. Charles XV, fils d'Oscar I<sup>er</sup> (1826-1872), fut homme de talent et de culture : cf. Morin, *König, Dichter und Maler* (1875) et le *Karl XV* de Hebbe, en 2 vol. (1876-1877). Oscar II (1829-1907) a écrit l'une des meilleures apologies du roi héros dans son *Carl XII* et, dans ses *Contributions à l'Histoire militaire de la Suède* (*Nagra Bidrag till Sveriges Krigshistoria*, 1890), a devancé les théories du capitaine Mahan sur la valeur de la puissance maritime, tandis que, parmi ses poèmes — il a, en outre, traduit le *Cid* de Herder et le *Torquato Tasso* de Goethe. — *Ur svenska Flottans Minnen* (1858), plusieurs débordent de ferveur patriotique et apportent au lecteur un parfum maritime inoubliable. Ses *Œuvres complètes* (*Samlade Skrifter*) ont paru de 1875 à 1890. On ne lit malheureusement guère sa langue en France.



*sacristán cantando se vienén y cantando se van* (4) et nous, nous disons que *ce qui vient de la flûte retourne au tambour*. Il serait puéril de revenir sur le rôle de Bernadotte dans l'aventure napoléonienne. Rappelons simplement ce qui en est dit dans Las Cases, V, 246, puis VII, 178 :

« Bernadotte a été le serpent nourri dans notre sein. A peine il nous avait quittés, qu'il a été dans le système de nos ennemis et que nous avions à le surveiller et à le craindre. Plus tard, il a été une des causes actives de nos malheurs : c'est lui qui a donné à nos ennemis la clef de notre politique, la tactique de nos armées ; c'est lui qui leur a montré les chemins du sol sacré... Un Français a tenu dans ses mains les destinées du monde. S'il avait eu le jugement et l'âme à la hauteur de sa situation, s'il avait été bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu, il pouvait rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie, reprendre la Finlande et enlever Pétersbourg avant que j'eusse atteint Moscou. Mais il cède à des ressentiments personnels, à une sorte de vanité, à de petites passions. La tête lui tourne, à lui, ancien Jacobin, de se voir recherché par des souverains d'ancienne race, de se trouver en conférences de politique et d'amitié avec un empereur de toutes les Russies, qui ne lui épargne aucune cajolerie. Dans son enivrement, Bernadotte sacrifie sa nouvelle patrie et l'ancienne, sa propre gloire et sa véritable puissance, la cause des peuples, le sort du monde » (5).

Or, par un curieux retour des choses d'ici-bas, en février 1932, il ne fut bruit, dans la presse, que de l'aventure du petit-fils du roi de Suède, le prince Lennart, fils du prince Guillaume et duc de Smaeland, qui, n'ayant pu obtenir la permission de se marier en Suède à cause des objections soulevées par son grand-père, ne s'en unit pas moins, le 11 mars 1932, à 11 heures, à Karin Nisswandt (ou mieux

(4) Les Corses disent de même : « i danari di u cappellan, cume elli venenu si ne vanu ».

(5) Lors de sa louché attitude à Iéna et à Auerstaedt, Napoléon s'était écrié : « Cela est si odieux, que, si je le mets à un Conseil de guerre, c'est comme si je le faisais fusiller. Il vaut mieux n'en pas parler » (cité dans *l'Histoire des Français depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830*, par Théophile Lavallée, Tome IV, quatrième édition (Paris, 1844), page 379, note 1). Lors de la trahison de Murat, en janvier 1814, Napoléon dira : « Murat fait tirer des coups de canon sur les Français : c'est abominable ! Le voilà, le Bernadotte du Midi ! » (*ibid*, page 524, note 1). Il sera bon de rappeler que l'ouvrage de Lavallée (1804-1867), sagement ordonné, sobre et plein de substance, en était à sa 15<sup>e</sup> édition en 1864. Il a été continué avec talent jusqu'à l'année 1875, par Fréd. Lock.



Nuisvandt), au bureau de l'état civil de Buckingham Palace Road à Londres, en présence d'un seul et unique témoin et, perdant ainsi ses droits au trône de Suède, tout en demeurant Suédois, s'en alla, la cérémonie faite, avec sa femme, en avion, s'installer dans l'île allemande de Mainau, au milieu du lac de Constance. Sa mère, grande duchesse Marie de Russie, séparée du prince Guillaume (ou Wilhelm), insista vainement auprès de son fils, pour que ce mariage fût consacré par une cérémonie religieuse dans une église de Londres et, devant le refus de ce fils, elle s'abstint de venir à la cérémonie au *Register Office*. Et c'est ainsi que le prince héritier est devenu un simple Monsieur Bernadotte et sa femme une simple Madame Bernadotte. On affirme cependant qu'avant de s'installer à Mainau, le jeune couple serait allé sur la côte d'azur pour y recevoir la bénédiction de l'aïeul, le vieux joueur de tennis. Quoi qu'il en soit, ce retour d'une lignée à son point de départ n'est-il pas édifiant ? C'est un *looping the loop*, non pas dans l'espace, mais dans le temps. Un simple roturier, officier de fortune, s'assure un trône par trahison envers celui qui l'a fait ce qu'il est, crée une dynastie séculaire et voici que l'héritier présomptif lui fausse — comme lui à l'Empereur — compagnie et clôt le cycle des progénitures couronnées :

*Serpolette, serpolette comme devant !*

Cet écho des *Cloches de Corneville* n'est-il pas le mot de la fin, à condition de le muer en un

*Bernadotte, Bernadotte comme devant ?*

Mais qui oserait dire, à l'heure actuelle, que Monsieur Bernadotte en rejoignant, après un divorce de plus d'un siècle, ses origines de roture, n'ait pas, comme la femme de l'Évangile, choisi la meilleure part ?

Camille PITOLLET.

---

## Profession de foi républicaine EN 1797

---

En 1797, la Corse s'est pour la seconde fois donnée à la France, les Anglais sont partis, Bonaparte a fait réoccuper sa patrie par le général Gentili. Ses compatriotes, ralliés à la République, ont vibré de joie aux nouvelles des victoires du jeune général. Leur confiance

en un avenir meilleur est grande désormais et voici le Credo curieux qui s'est répandu dans l'île.

### Simbolo

Credo nella Republica francese una ed indivisibile  
 Creatrice dell' uguaglianza e libertà  
 Credo nel general Bonaparte suo figlio unico  
 Difensor nostro il quale fù concetto dal grande  
 Spirito patriottico naque da matre pietosissima  
 Parti sopra monti e colli fu dai tiranni vilipeso  
 Creduto morto e sepolto discese nel Piemonte  
 Resuscitò in Italia salli in mantova ed ora  
 Siède alla destra di Vienna capitale dell' Austria  
 Di là ha da venire a giudicare li propotenti.  
 aristocratici. Credo nella generosità francese  
 nello Direttorio di Parigi, la distruzione degli  
 emigrati, niuna remissione alla tirannia la  
 resurezione del diritto naturale del uomo  
 la futura pace (1).

Libertà Uguaglianza

Fine

*Traduction* : Je crois en la République française une et indivisible, mère de l'égalité et de la liberté. Je crois dans le général Bonaparte, son fils unique, notre défenseur, qui fut conçu par le grand esprit patriotique, naquit d'une mère très pieuse, partit à travers monts et collines, fut persécuté par les tyrans, passa pour mort et enterré, descendit dans le Piémont, ressuscita en Italie, remonta jusqu'à Mantoue et réside en ce moment à la droite de Vienne, capitale de l'Autriche. De là il viendra juger les puissants aristocrates. J'ai foi dans la générosité française, dans le Directoire de Paris, la destruction des émigrés, la punition de la tyrannie, la résurrection du droit naturel de l'homme et la paix future.

Liberté, égalité.

---

(1) Ce document est extrait des archives de la famille Antoni d'Ersa, et appartient aujourd'hui à l'abbé Mordiconi.

## Revue de la Presse

**Sionville.** — Le **Petit Bastiais** consacre un article à ce lieutenant de Marbeuf, qui fut maréchal de camp et commandant de la province de La Rocca, où il laissa la réputation d'un soudard barbare et féroce (abbé Rossi). Il est certain qu'après l'occupation française, il pardonna rarement à ceux qui la contestaient et à ceux qui, comme Narbonne ou l'évêque Guernes, critiquaient son chef direct, le gouverneur. Nous dirons de lui qu'il fut un militaire strict sur la consigne et sans bienveillance. (3 août).

**Bonaparte à Bonifacio.** — On sait comment le futur empereur prit part à la malheureuse expédition de Sardaigne, en 1793, mal organisée et rendue difficile par l'insubordination des troupes, que l'on avait en partie recrutées parmi les révolutionnaires de Marseille. A Bonifacio, les marins de l'amiral Truguet se querellèrent avec les volontaires de Colonna-Cesari-Rocca et en vinrent aux mains. Le commandant Bonaparte voulut intervenir et les ramener au calme. Les mutins répondirent par le Ça ira, le traitèrent d'aristocrate, le frappèrent, et peut-être seraient allés plus loin si le procureur-syndic Portafax, aidé de quelques concitoyens, ne s'était interposé. Ce jour-là, Bonaparte eut la vie sauve (21 janvier). Il était réservé à d'autres destins. (J. Lemeunier dans le **Courrier de la Corse** du 3 août).

**Zampaglinu et Circinellu.** — Ce furent deux adversaires farouches des Français après 1769. Celui-ci refusa de se soumettre jusqu'à sa mort ; celui-là, de son vrai nom Ange-Mathieu Bonelli, de Bocognanu, après avoir été chef des guérillas antifranchaises, se rattacha à la France en 1792. Notre confrère explique cette différence et ce revirement par les attaches politiques des deux hommes, l'un paoliste enragé, l'autre chef d'un clan bonapartiste et par suite dévoué à Napoléon. Quand les Bonaparte se brouillèrent avec Paoli, Zampaglinu se rallia à la Révolution. Il est certain que les divisions politiques et surtout les rivalités de personnes expliquent très souvent nos vicissitudes historiques. (**Petit Bastiais**, 7 août).

Un bon article est consacré par le même journal, le 12 août, à ce Zampaglinu, d'après le livre de Mme Silvani : **Les frères Bonelli**, dont notre Revue a dit le bien qu'il mérite.

**Giocanto Casabianca.** — Nouveau récit, rédigé par M. Jean Casabianca, du combat d'Aboukir et de la mort héroïque du jeune Giocanto, fils du commandant Luce de Casabianca. (**Petit Marseillais**, du 5 août).

**Napoléon III et nos routes.** — Notre réseau routier, écrit M. Léon Maestrati, n'a connu son véritable développement qu'avec le Second Empire : treize routes forestières, neuf routes départ-

tements, trois routes nationales, c'est-à-dire 200 kilomètres de ces dernières, 500 km. de routes forestières, 180 km. de départementales ont été construites. Ajoutons-y même 600 km. de routes vicinales. (**Petit Marseillais**, du 10 août).

**Benedetti Venturone.** — A propos de ce personnage qui, en 1775, rendit visite à Paoli, exilé à Londres, le journaliste rappelle les propos que l'ancien chef des Corses tint à son interlocuteur : « La France doit être la nation protectrice des Corses; la Corse doit être un pays de protectorat français, ou encore : Les Corses ont bien raison de vouloir être sujets du roi de France, plutôt que d'une autre puissance. » Il déclare en outre à Benedetti : « Vous avez bien fait de servir la France ; à votre place j'en aurais fait autant ». Quand en 1789 la Constituante le laissa revenir, il servit fidèlement la France jusqu'au jour où ses adversaires étant soutenus par les délégués de la Convention, il se tourna vers l'Angleterre pour échapper au Comité de salut public d'abord et par haine de ses ennemis personnels ensuite. « Les querelles des villages et les ambitions locales dominent la politique de la Corse », que deviendrions-nous si la sécurité et l'avenir de notre île en dépendaient. (**P. B.**, 11 août).

**Dupin**, avocat et membre de la Cour des pairs, a, lui aussi, écrit en 1846 un rapport sur la mise en valeur de la Corse, de préférence à celle de l'Algérie, dont on méconnaissait l'avenir. « Il faudrait, déclarait-il, peupler l'île avec des éléments étrangers (encore ! !), ouvrir des routes, améliorer les ports, dessécher d'immenses marais, cultiver le littoral et exploiter ses soixante-dix mille hectares de bois. » Venant après celui de Blanqui, ce rapport attira l'attention des deux Chambres ; mais, en 1848, Louis-Philippe était détrôné et tout était à recommencer. (**P. B.**, 18 août).

**Saint-Vincent de Paul** envoya en Corse, vers 1630, à la demande du Sénat de Gênes, quelques-uns de ses missionnaires pour évangéliser les Corses « qui étaient querelleurs, vindicatifs et pétris de défauts ». Cette mission de quinze ecclésiastiques dura quelques mois. Elle paraît avoir eu des résultats assez heureux, mais il aurait fallu que les fonctionnaires génois respectassent ensuite les personnes et la justice, ce qui est plus difficile que d'organiser une mission évangélique. (**P. B.**, 19 et 20 août).

**Préfets corses.** — On trouvera dans le **Petit Marseillais** du 20 août la liste, dressée par M. P. Penciolelli, de tous les préfets corses qui depuis 1870 ont dirigé des départements français. On verra que 48 départements ont eu un administrateur originaire de notre pays, et que certains en connurent jusqu'à trois : tels l'Aube, les Pyrénées-Orientales, etc. Qui pourrait mettre en doute l'influence qu'ils ont exercée et évaluer les services qu'ils ont rendus. Cette statistique confirme ces paroles d'un continental haut placé : « Les fonctionnaires corses constituent l'armature la plus solide et la plus méritante de la France ».

**Au sujet de l'élevage.** M. Carlotti, professeur d'agriculture, fait entendre un cri d'alarme au sujet de l'élevage corse, dont la régression devient dangereuse. Il y avait, en 1892, 62.000 bovins ; en 1929, 40.000, dont 4.000 bœufs seulement. D'après lui, la disparition de cette ressource agricole serait une ruine pour notre département, pour notre agriculture, pour le tourisme, et il donne, en homme compétent, quelques conseils à nos agriculteurs, en leur recommandant de se grouper en coopératives et d'améliorer, par le croisement, les races insulaires. (P. M., 20 août).

**Les armoiries de la Corse.** — Un correspondant du **Marseille-Matin** lui communique ce passage d'un compte rendu de l'exposition générale des produits agricoles, industriels et artistiques de la Corse en 1865 : « Les armoiries de la Corse étaient, en souvenir de la royauté établie par les Sarrasins, un écu d'argent couronné, à la tête de Maure avec les yeux bandés. Paoli, devenu maître de l'intérieur de l'île, fit sculpter des armoiries nouvelles avec le bandeau relevé. On les conserve à Corte dans la bibliothèque de l'école qui porte son nom. Le sceau-matrice du gouvernement de la Corse, ainsi modifié, est maintenant au musée Calvet, à Avignon ». (15 août).

Un autre correspondant, le 21 août, écrit que d'après la tradition orale répandue à Corte, la tête du Maure aurait été adoptée à la suite d'une victoire remportée par les Corses sur les musulmans et dont il donne les détails bien précis qui suivent : Les Maures étaient établis sur un plateau que l'on appelle encore **dei Mori**, près de l'église Saint-Jean. Les Corses s'étaient rassemblés à trois kilomètres du Corte actuel, vers Bastia, sur les pentes de Santa Mariona dont on distingue encore les ruines et les deux absides. C'est un point stratégique d'où l'on domine toute la vallée du Tavignanu. Il commande aussi les deux cols d'Ominanda et de San Quilicu, qui donnent passage vers Bastia. Ainsi séparés par le Tavignanu, à 4 ou 5 kilomètres les uns des autres et sur des hauteurs, les ennemis s'observaient. Cela dura tant que la rivière grossie fut infranchissable. Mais la crue ayant cessé, le passage devint possible. Les Sarrasins levèrent alors leur camp et s'avancèrent toutes bannières déployées jusqu'à la rivière qu'ils traversèrent sans encombre à quelques centaines de mètres plus bas que la gare actuelle et commencèrent l'ascension des collines du Peru. C'est le moment que choisirent les Corses qui suivaient attentivement le mouvement pour se porter en avant, en occupant le plateau dit « a Tricella », où se trouve le nouveau cimetière. Là eut lieu le choc. Profitant de leur connaissance des accidents du terrain, les Corses avançaient ou battaient en retraite, pour attirer l'ennemi dans les bas-fonds et de grands entonnoirs, où il était obligé de se rendre ou de se faire décimer. C'est ainsi que la bataille dura jusqu'au soir et le dernier épisode eut lieu à **Sangue-Saziu** (abreuvé de sang). Effectivement, les troupes musulmanes avaient arrosé de leur sang ce lieu où elles avaient été cernées de tous côtés. Dans cette situation, leur chef, qui avait résisté avec vaillance durant tout le combat, demanda à se rendre. Il lui fut répondu qu'il aurait la vie sauve, ainsi



que ses compagnons, à condition de se faire chrétien. Il accepta et les combattants chrétiens firent office de prêtres. Ils se servaient pour remplacer l'étole d'un morceau d'étoffe blanche dont ils ceignaient la tête des Maures en leur recouvrant les yeux. Ce serait là l'origine du choix de la tête du Maure comme drapeau corse. » Et voilà !

**Comment les Corses firent leur soumission aux Français en 1769.** — La soumission fut effective quand Paoli fut parti pour l'Italie et pour Londres. Zampaglinu et Circinellu luttèrent en vain. Leurs compatriotes n'avaient résisté que dans la crainte de voir les Français restituer, pour la quatrième fois, leur patrie aux Génois. C'est ce qu'écrivit plus tard le général Gentili, ami de Paoli, dans une lettre que nous avons publiée dans cette Revue. Paoli partageait cette appréhension que Choiseul n'essaya pas de calmer. Il redoutait aussi l'influence du clan Buttafoco. S'il avait été certain que la France garderait la Corse pour elle et qu'elle lui laisserait sa situation prépondérante dans l'île, il n'aurait sans doute pas tenté une résistance inutile. (P. B., 22 août).

**Le conflit Simon-de Launay en 1815.** — Napoléon est revenu ; le chevalier de Bruslart, gouverneur de la Corse pour le compte de Louis XVIII, est parti ; le Comité de Bastia a confié le commandement au général Simon qui a fait arborer le drapeau tricolore. L'Empereur, qui l'ignore, charge de Paris le général de Launay, qui était à Calvi, de se mettre à la tête de la division. Les deux généraux se disputèrent ; aucun ne voulut céder. Les Corses commencèrent à prendre parti pour l'un ou pour l'autre ; d'un côté étaient les royalistes déguisés, de l'autre les bonapartistes. On se serait cru au temps de Marbeuf et Narbonne. Heureusement Napoléon confia de pleins pouvoirs à son cousin Arrighi de Padoue pour résoudre le conflit. Il était temps. (P. B., 26 et 27 août).

**La Corse et les Colonies.** — M. René Chardon rapporte, dans l'*Action française*, le propos suivant qu'aurait tenu l'ancien gouverneur des colonies Joulia : « Les Corses, je les aime et les estime. Si nous pouvons garder les colonies, c'est grâce à eux. Les uns ou les autres peuvent tenir tous les emplois depuis celui de gendarme jusqu'à celui de procureur général. Ils représentent vraiment la province française de peuplement aux colonies. Ils ne vont pas en Indochine, à Madagascar, au Gabon même, comme pis aller ou parce qu'ils n'ont rien trouvé ailleurs, ou parce qu'ils veulent tenter la fortune, ou parce qu'ils ont quelque chose à cacher. Ils y vont d'un libre choix, aussi bien les fils de bergers que les fils des plus hautes familles. Les colonies, c'est le pôle essentiel de l'attraction des Corses ». Et M. Chardon continue en exaltant cette solidarité corse qui unit les insulaires au dehors, en admirant la grande famille qu'ils constituent, en vantant leur lien familial.

**La tête du Maure.** — M. Antomarchi s'est donné la peine de faire un voyage à Saragosse pour en rapporter les armoiries

de l'Aragon et prouver qu'entre celles-ci et les nôtres il n'y a qu'une très vague ressemblance. Dans les armes de l'Aragon figurent quatre têtes de Maure, dans les nôtres une tête de nègre. « Peut-on ressentir, dit M. Antomarchi, une impression d'orgueil et de noblesse, alors que cette tête nous rapetisse et nous diminue à plaisir, car enfin on ne peut faire plus mortelle injure à notre race en la mettant au-dessous du niveau de celle des nègres. » Remplaçons la tête de nègre par l'image de l'Immaculée Conception et, comme pour les armes de Sardaigne, disposons aux quatre angles la tête de Maure. — M. Antomarchi ne croit-il pas que la tête du nègre « **horrible dictu !** » n'est que le résultat d'une mauvaise interprétation du premier artiste qui aurait été chargé de peindre notre blason et qui serait ainsi devenu le propagateur d'une erreur héraldique. Nègre ou Maure ce devait être pour lui la même chose. Puisque cette tête symbolise pour nous la victoire de nos ancêtres sur les musulmans, c'est un Maure qu'elle doit représenter, non un nègre. Revenons donc au Maure. (**Marseille-Matin**, 12 septembre).

**Le premier Bonaparte.** — C'est François dit le More, venu de Sarzana, en 1492, comme arbalétrier de la République et établi dans la nouvelle ville fortifiée d'Ajaccio qui remplaçait Saint Jean Castelvechio que la guerre et le paludisme avaient dépeuplé. Cet arbalétrier touchait un salaire de douze livres par mois, auquel il ajoutait quelques revenus de ses biens de Sarzana qu'administrait son frère, le chanoine César. Il avait épousé demoiselle Caterinetta de Castelletto, dont il eut un garçon Gabriel et une fille. Il possédait, à l'extrémité de la rue du roi de Rome actuelle, une petite maison qui fut démolie quand le maréchal de Thermes fit construire les fortifications et une autre à Sarzana, dot de sa femme, qu'il vendit et dont le produit lui permit de s'installer convenablement à Ajaccio. Sa femme avait des cousins fixés dans la même ville, les Cuneo, qui ont encore des descendants dans les Cuneo d'Ornano. François le bronzé ou le more mourut en 1540, laissant à Gabriel, son fils, qui devint arbalétrier comme lui, son petit patrimoine. (**P. M.**, 12 septembre).

**Pour les questions économiques.** — Dans un long article, le journaliste qui signe d'Altimonti s'irrite de voir que le public peut encore s'intéresser au passé de la Corse, à ses mœurs, à sa nature pittoresque, alors qu'une seule question devrait précéder les CorSES et leurs amis : la mise en valeur du sol. Parlez-lui affaires, à ce pays malheureux ; il ne demande pas autre chose. Donnez-lui surtout des capitaux. Alors les maquis disparaîtront et avec eux les bandits ; le bien-être fera cesser les conflits et disparaître les causes d'homicide. Les terres, mises en culture, n'entretiendront plus l'anophèle, le paludisme vaincu mieux que par le pompage et la quinine. La Corse redeviendra la terre nourricière d'un million d'hommes comme autrefois et un séjour agréable pour ses habitants. Pour réaliser ce paradis idyllique, digne de Fourier, où les difficultés seront facilement vaincues, M. d'Altimonti voudra-t-il nous dire com-

ment nous nous procurerons les capitaux nécessaires. (**P. M.**, 14 septembre).

**Le donjon de Vincentello.** — Le **Petit Marseillais** reproduit un excellent cliché de l'artiste Peretti de Campo, représentant le donjon carré qu'avait fait construire Vincentello d'Istria au début du xv<sup>e</sup> siècle. Bâti au sud-ouest du village de Sollòcara, il avait des portes en fer, qui ont été remplacées par des portes en bois. Cette tour a été pour la plus grande partie restaurée. La porte principale est surmontée d'un linteau massif portant cette inscription : **M.D.L.XXI** (1571), avec le monogramme du Christ au centre. On lit ensuite : *Mensis augusta restaurata pro d<sup>no</sup> Federico d'Istria M.F.S.* Au-dessus, dans une demi-lune, sont les armoiries : Une tour surmontée d'une balance avec les initiales **F. I.** en relief ; plus haut, sur une pierre, est sculpté un blason orné d'une croix au centre avec un **S** à gauche et un **V** à droite, abîmé à coups de marteau par des émeutiers des temps révolutionnaires. Ce Frédéric d'Istria était peut-être le frère d'Ercole, ami de Sampiero (17 septembre).

**Y a-t-il une race Corse,** se demande M. Léon Maestrati ? Non, car la Corse a été envahie par les peuples les plus divers, depuis les premiers venus dont nous ignorons les origines jusqu'aux Génois et aux Français, en passant par les Ligures, les Grecs, les Carthaginois, les Etrusques, les Latins, etc. Ces peuples se sont fondus dans l'île et ont constitué l'élément actuel, dont l'évolution continue grâce à l'apport des Français, Polonais, Serbes et autres Européens contemporains. Notre île est un creuset où s'amalgament les éléments les plus disparates pour former ce qu'on appelle la nationalité corse. Et quelle nationalité ! M. Maestrati a raison. Nous pourrions en dire autant de la nationalité italienne qui a emprunté à tant de peuples et mêmes aux Gaulois ; de l'anglo-saxonne, issue de tous ces peuples germaniques qui débarquèrent dans l'île bretonne et se mêlèrent aux Celtes, de l'allemande surtout, dont le nom même est significatif (*alle-männer*, toutes sortes d'hommes). Comme l'a écrit Camille Jullian, la théorie de la race pure n'a rien de scientifique. (**P.-M.**, 19 septembre).

**Saint-Florent.** — Monographie par M. Fumaroli de la petite ville située au bord d'un golfe que Napoléon I<sup>er</sup> admirait et qui remplaça la cité de Nebbiu. Les circonstances ne l'ont malheureusement pas favorisée. Malgré sa belle situation au débouché sur la mer de la **conca** du Nebbiu, elle est restée, à cause de la malaria, un village. L'histoire de cette ancienne ou récente localité est remplie de vicissitudes, depuis l'attaque des Maures au Moyen âge avec Hugolone, jusqu'à celle des Anglais en février 1794, en passant par le siège d'André Doria en 1553, illustré par la défense des Français. M. Fumaroli conseille à Saint-Florent certains travaux qui pourraient réveiller sa torpeur. Nous croyons que son seul avenir est dans le tourisme à condition que l'assainissement en rende le séjour tout à fait salubre. (**M. M.**, 3, 6, 20, 22, 23 septembre).

**Fidélité des Corses envers le roi de France.** — **La Corse Libre**, que le seul talent de M. Antoine Trojani faisait vivre (1), a reproduit dans son n° du 22 septembre un document que Paul Fontana jadis (1926) avait extrait des archives du notaire Cristinacce de Vicu et publié. C'est, au temps où les troupes françaises de Boissieux envahissaient la Corse pour le compte de Gênes, une déclaration de fidélité au roi de France, solennellement jurée par les délégués des communes de Rennu, Letia, Arbori et Balogna : « Voulant donner des preuves véridiques du sincère dévouement, de l'amour et de l'éternelle reconnaissance qu'ils professent du fond du cœur et qu'ils ont hérité de leurs ancêtres les plus lointains envers la très auguste et royale dynastie et très chrétienne Majesté de France, etc., etc. » **La Corse Libre** cite le document en entier. Il suffira de le relire pour connaître les sentiments des Corses à l'égard de la France, trente ans avant la cession de Gênes. Des documents de ce genre sont d'ailleurs assez nombreux et nous ont permis d'écrire que l'occupation française répondait à un désir national.

**Pour le tourisme.** — M. François Pietri, qui annonce la prochaine réapparition de **Corse touristique**, a dans **Bastia-Journal** dévoilé brutalement le mal du tourisme corse : hôtels et hôteliers. Tandis qu'en France les prix moyens évoluent entre 20 et 30 francs par jour avec arrangements pour familles nombreuses dans des hôtels très convenables, en Corse, pour un lit à une place, on ne saurait payer moins de 12 francs et pour un lit à deux places moins de 18 à 20 francs ; pour un repas, d'ailleurs souvent médiocre, moins de 12 à 15 fr. M. Pietri a raison. Nos hôtels ont en général des tarifs trop élevés pour les bourses moyennes, qui sont les plus nombreuses. Il y a bien les automobilistes, dont les porte-monnaie peuvent avoir la réputation d'être mieux garnis, mais les routes se chargent de les arrêter. Et quelles routes ! On comprend, quand on vient de Corse, ce paradis des excursions, la vogue qu'ont eue, cette année, la Belgique et le Luxembourg, où les routes sont admirables et les hôtels avenants, propres et de prix modérés. (27 septembre).

**Le siège de Calvi en 1794** est évoqué par le **Petit Bastiais** qui apporte quelques renseignements complémentaires à l'importante étude de M. Serveille, parue dans le Bulletin de la Société des Sciences H. et N. de la Corse en 1912. Ces renseignements confirment l'héroïsme de la petite garnison réduite à 150 hommes que commandaient les généraux Casabianca et Jacques-Pierre Abbattucci (1<sup>er</sup> octobre).

**La dernière entrevue de Bonaparte et de Paoli** à Corte en présence de Saliceti, le 13 avril 1793, fut l'occasion de la rupture entre les deux premiers. Le premier traita à rester fidèle à la France ; le deuxième songeait déjà à s'en séparer. Napoléon

---

(1) Nous saisissons cette occasion de remercier M. Trojani pour le service régulier qu'il nous a fait de son journal, dont la lecture n'apportait jamais ennui ou indifférence.



s'enfuit en toute hâte de Corte, faillit être retenu par les Paolistes à Bocognanu, gagna Ajaccio et se sauva par mer à Calvi. Après avoir donné l'accolade à Paoli, Saliceti l'invita à se rendre à Bastia auprès des Commissaires de la Convention, sinon à Paris même, pour se disculper des accusations de trahison lancées contre lui, mais l'accusé se garda bien d'écouter son compatriote et il rompit un peu plus tard avec l'Assemblée révolutionnaire. Qui pourrait l'en blâmer, en songeant qu'il nous évita ainsi les massacres et les exécutions dont la France entière eut à souffrir (**P. B.** 20 octobre).

**Saliceti.** — On sait la finesse et l'habileté de ce Corse, originaire du Rostinu, qui joua un rôle important dans l'histoire de la Convention. Sa rupture avec Paoli fut beaucoup plus le résultat des décisions précipitées de l'Assemblée et de la méfiance paoliste que celui de son hostilité à l'égard du vieux général. Republicain et Français avant tout, il lui était impossible, autant qu'à Bonaparte, de se séparer de la Révolution. (**P. B.** 3 octobre).

**Lucien Bonaparte à Montpellier.** — C'est à Montpellier que mourut Charles Bonaparte, père de Napoléon. C'est également là que son frère Lucien faillit être arrêté et exécuté. M. Albert Leenhardt a raconté ainsi cet épisode peu connu dans l'**Eclair** du 8 octobre :

« En mai 1794, alors que la Terreur, qui n'avait plus que deux mois à vivre, frappait partout à coups redoublés, fonctionnait à Montpellier un Comité de surveillance que Boisset, représentant du peuple, avait institué dans les premiers jours de février. Ce Comité, depuis sa création, s'était fait le pourvoyeur de l'échafaud ; au cours seulement de la dernière quinzaine, Pagès, l'accusateur public, avait livré au bourreau, avec Etienne Pascal de Massilian, aumônier, deux prêtres, Galabert et Bernaudon et avec eux la femme Bousquet, coupable seulement d'avoir caché l'un d'entre eux. C'est dire quelles pouvaient être les craintes de ceux qui sous un prétexte quelconque étaient traduits devant le terrible Comité.

« Or, devant le dit Comité, le 20 floréal, comparaissaient Brutus Bon Payne et Antoine Istounet, son domestique, celui-ci âgé de 15 ans seulement. Nous ignorons quelles raisons les avaient amenés dans notre ville et les avaient fait déclarer suspects, comme aussi pourquoi sous ce nom de Bon Payne se dissimulait Lucien Bonaparte. Peut-être après tout y a-t-il dans les procès-verbaux seulement une erreur de ce fait que les deux noms avaient à peu près la même consonance.

« Les Bonaparte, au moment où se passe notre histoire, étaient ralliés à la France et avaient dû quitter la Corse où l'influence anglaise triomphait momentanément avec Paoli ; ils vivaient misérablement en Provence. Modeste garde magasin des vivres à Saint-Maximin, Lucien s'était épris de la fille de l'aubergiste de l'endroit et venait de l'épouser. Quoique de famille noble — le père avait fait ses preuves quand pour les aînés de ses enfants il avait obtenu des bourses de pensionnaires du roi — Lucien avait avec ardeur embrassé les



idées du jour et, sous le nom de Brutus, il discourait volontiers dans les clubs où sa réelle éloquence lui avait fait d'utiles relations.

« Ce sont ces relations que nous le voyons invoquer devant le Comité de surveillance. Il se réclame de Saliceti et de Moltedo, tous deux Corses comme lui et représentants du peuple. On sait de quel absolu pouvoir jouissaient ces délégués de la Convention ; on ne saurait risquer de mécontenter d'aussi considérables personnages et le Comité donc décidait de se renseigner auprès d'eux et de statuer seulement ensuite sur le sort des prévenus.

« Et peu de jours après, arrivait la réponse de Moltedo ; nous la donnons, car elle est intéressante et nous ne croyons pas qu'elle ait été jamais publiée :

« Port-La-Montagne (c'est Toulon), 26 floréal, an II.

» Représentant du peuple Moltedo à Comité  
» de surveillance de Montpellier.

» J'ai reçu votre lettre du 17 courant relative au citoyen Bonaparte, d'Ajaccio, patriote malheureux, victime de son amour pour la liberté. Il n'a pas eu tort de vous assurer qu'il était particulièrement connu de moi ; cela est vrai et je m'empresse de rendre justice à son patriotisme ardent ; il est au-dessus de tout soupçon. La jeunesse et l'amour l'ont conduit où il se trouve ; sa famille approuve le mariage qui en a été la suite ; un de ses parents part pour terminer cette affaire désagréable pour de vrais républicains qui ont tout sacrifié à la cause de la Révolution. Vous voudrez bien, citoyens, rendre la liberté à ce jeune homme qui est impatientement attendu par son frère, commandant en chef l'artillerie de l'armée d'Italie, auprès duquel il doit servir la patrie. J'écris à mon collègue Châteauneuf. Vive la République ! Salut et fraternité ».

« Cette lettre, qui ne conseille pas, mais ordonne de rendre au prévenu sa liberté, n'a pas été remise aux mesageries. Un de ses parents part, dit Moltedo, qui a tout exprès envoyé l'oncle de Lucien, le frère utérin de Loetitia, le futur cardinal Fesch. Et sitôt la lettre reçue, le Comité dans sa séance du 28 floréal, s'empresse d'élargir les prisonniers, qui toutefois devront, sous la surveillance de Fesch, aller de suite se présenter à Moltedo.

« L'histoire finit ainsi ; elle eût pu finir plus mal pour Lucien sans l'intervention du proconsul et les destinées de la France en pouvaient être changées, car on sait quelle part Lucien, président du Conseil des Cinq Cents, prit aux journées de Brumaire et que c'est sur son ordre, autant que sur celui de son frère, que les grenadiers firent passer, par les fenêtres de l'Orangerie de Saint-Cloud, les membres d'un Parlement méprisé de tous et menant la France à l'abîme. »

**Saint François d'Assise** est-il venu en Corse ? Son voyage est-il mieux prouvé que celui de Saint Paul, se demande un ré-

dacteur du **Petit Bastiais** (7 et 8 octobre). Le père Olivesi l'affirme pour la première fois en 1671, d'après le père Vitali Marense, dont la *Chronique sacrée* est de 1639. La tradition le fait débarquer à Bonifacio en 1212. Là il aurait fondé le premier couvent de la Corse ; il serait ensuite venu à Calvi. Les déplacements incontestés de Saint François à travers la Méditerranée rendent ces passages très vraisemblables : ils auraient eu lieu entre 1212 et 1220.

**Les Bonaparte partisans de la France.** — Ils l'étaient bien avant 1769, rappelle M. L. Maestrati dans le **P. M.** du 29 octobre. Joseph-Marie, grand-père de Napoléon, avait 35 ans quand il fut délégué par les notables d'Ajaccio à la Consulte corse de 1749 (14 janvier) qui établit le cahier des revendications de la Corse et se termina aux cris de : **Fuori i Genovesi, Evviva il re di Francia, nostro sovrano.** Joseph-Marie participa à cette manifestation au nom de ses concitoyens en présence du marquis de Cursay, représentant de Louis XV. (**P. M.** 29 octobre).

**Le commerce insulaire.** — Notre confrère Ch. Nivaggioni, directeur du périodique **L'île**, qui par ses attaches avec la Chambre de commerce est bien documenté sur la question, a communiqué à un journaliste ces chiffres qui lui viennent du service des douanes. Nos exportations, en 1929, comprenaient en tonnes : 27.913 tonnes pour les bois divers, 46.437 tonnes pour le charbon de bois, 4.594 tonnes pour le liège et 1.082 tonnes pour les ébauchons de pipes. En 1933 ces quantités étaient réduites à 629, 600, 12 et 0. En 1934, les trois premiers chiffres avaient encore diminué. Il en a été de même pour la pâte roquefort, pour les châtaignes, pour les noix, etc. « C'est du commerce seul, » a ajouté M. Nivaggioni, d'un commerce bien dirigé, honnêtement organisé, rapidement approvisionné à **des tarifs supportables**, que nous pouvons espérer quelque atténuation aux lourdes charges que nous subissons. Mais comment espérer vendre à une France appauvrie et plongée dans le marasme ? Le malheur des uns fait, hélas ! le malheur des autres. La solidarité nationale n'est pas ici un vain mot. (**P. M.** 29 octobre).

**Pour la rénovation corse.** — La Corse, dit M. Louis Marchetti, dans **Bastia Journal** du 6 novembre, devrait avoir son autonomie économique : « Il lui faut des lois spéciales et des mesures appropriées. Sa condition d'insularité détermine une région bien caractérisée, un tout en soi qui ne peut pas être et ne doit pas être subordonné trop étroitement à n'importe quel système continental. Notre terre est un département français, mais pas n'importe quel département français. La première des mesures à prendre à l'égard de notre pays serait l'assainissement général de l'île... etc. — Il y a beaucoup de vérité dans ces réflexions. Mais comment dans notre pays de centralisation napoléonienne et routinière fera-t-on admettre cet axiome : la Corse est une île et a besoin d'une administration particulière ?

## NOUVELLES

### en quelques lignes

**Les « Etats Généraux ».** — Cette expression qui fut employée l'an dernier pour désigner le congrès auquel MM. Lorenzi de Bradi et Rossi confiaient le soin de chercher les remèdes à notre situation économique, finit, malgré son inexactitude, par devenir populaire. Cette année encore, à la fin du mois d'août, les organisateurs ont convié leurs compatriotes à l'examen des voies et moyens susceptibles d'amener cette prospérité à laquelle rêvent tous les Corses. Les réunions ont été tenues à la mairie de Bastia. Plusieurs discours ont été prononcés, parmi lesquels celui du président Lorenzi de Bradi fut tel qu'on pouvait l'attendre de l'écrivain et du patriote. Sur les questions essentielles, quelques rapports ont été déposés qui font honneur à ceux qui les rédigèrent. Le capitaine Poaletti plaida la cause du reboisement, dont il s'est constitué l'apôtre. Mais parmi les nombreux remèdes proposés, a-t-il pensé à cette plaie du feu qui peut détruire en quelques heures les efforts de plusieurs années ?

M. Martini, directeur d'école, autre animateur plein d'enthousiasme, a développé des conceptions fort intéressantes sur l'école rurale.

M. Vizzavona, au nom des Corses de Toulon, a réclamé la création d'un service régulier et direct entre le grand port militaire et la Corse, ou entre cette île et l'Algérie, ainsi qu'une diminution des tarifs de frêt et des prix de passage.

M. Philippe Renucoli a longuement exposé l'objet de cette réunion : le relèvement économique par l'agriculture. Dans un préambule historique, il s'est efforcé de montrer que notre île a été la victime des circonstances et des régimes. A notre jugement, il a été injuste à l'égard de l'ancien régime qui, pendant vingt ans, sous l'administration de Marbeuf, avait entrepris cette amélioration de l'économie insulaire et y avait en partie réussi (1). M. Renucoli a montré avec précision la détresse du pays, atteint lui aussi très fortement par la crise actuelle. Les chiffres commerciaux (102 millions d'exportations, 208 d'importations) lui en fournissent la preuve. La valeur du centime superficiaire 1,04 et celle du centime additionnel 9,053 lui permettent d'affirmer que la Corse est le département le plus déshérité de France. Mais la Corse est pauvre, d'une pauvreté relative ; elle souffre de trois maux qu'il est impossible de guérir : paludisme, sécheresse, pauvreté du sol. On doit imiter l'Italie dans son œuvre sarde.

---

(1) Cf. **La Corse de 1768 à 1789**, 2 vol. Besançon 1925 ; thèse de doctorat ès-lettres par M. L. Villat.

Pour cela, il faut des ressources financières. M. Renucoli les trouve dans un emprunt garanti par l'Etat, comme on l'a fait pour les colonies. A son avis, 250 millions suffiraient pour détruire le marasme insulaire, ranimer l'activité par les travaux publics, et créer la prospérité (2).

Au contraire, M. Lambroschini, autre congressiste, ne voit d'autre solution qu'une loterie nationale en plusieurs tranches, dont l'émission et la gestion seraient contrôlées par l'Etat. Il y a dans l'un et l'autre projet un ensemble de suggestions qui mériteraient d'attirer la sympathie des pouvoirs publics.

Le Congrès dura quatre jours. Pendant le cours des séances, auxquelles le public fut admis, il y eut, comme il fallait s'y attendre, bien des paroles oiseuses, bien des discours inutiles, bien des déclamations démagogiques. Les organisateurs déclinerent catégoriquement les conseils de violence ; ils affirmèrent avec sincérité leur attachement à la France. On ne saurait douter de leur patriotisme français, de leur foi dans un avenir meilleur, de leur affection pour la petite patrie. Par leur initiative, ils ont éveillé l'espérance, suscité les bonnes volontés, préparé l'étude des questions urgentes, réuni une abondante documentation, éclairé les données des problèmes insulaires. Ils peuvent apporter un concours précieux à nos représentants que le suffrage universel a chargés de défendre nos intérêts.

On peut donc les louer plus que les blâmer, comme l'ont fait quelques-uns. Mais déjà les écueils naissent et les sirènes s'agitent. Les uns leur proposent de se lancer dans l'arène politique ; d'autres de recourir à l'agitation dans la rue. Si MM. Lorenzi de Bradi, Rossi et leurs disciples veulent, comme nous n'en doutons pas, faire œuvre utile, qu'ils restent dans le domaine des travaux désintéressés et des études économiques ; qu'ils évitent le tumulte des séances publiques d'où seules peuvent sortir les solutions improvisées et les décisions funestes.

L'ordre du jour qui clôtura le congrès en est bien la preuve :

« Attendu que les moyens mis en œuvre jusqu'à ce jour en vue d'un relèvement économique sont demeurés inopérants ; que l'inertie des pouvoirs publics est une conséquence de la politique suivie dans notre pays par tous les gouvernements, émet le vœu qu'une mise en demeure soit adressée ce soir même par télégramme au gouvernement. »

Et l'on en vint à l'acte. Mais des deux parties de ce télégramme, la première était déjà inutile, puisqu'il s'agissait de faire abroger une circulaire Cassez et que l'action de nos parlementaires l'avait déjà obtenu. Les crédits pour l'assainissement étaient rétablis. L'autre partie constituait une menace, car elle invitait le gouvernement à compenser, en ce qui concerne la Corse, les répercussions des décrets-lois, en attendant

---

(2) On trouvera ces rapports et comptes rendus dans les n<sup>os</sup> du **Courrier de la Corse** de septembre.



leur abrogation, à rechercher un allègement des charges fiscales et une diminution du taux du fret et des prix de passage en mer ; à défaut de satisfaction, une campagne tendant au refus de l'impôt devrait être immédiatement menée en Corse et auprès des Corses expatriés. Menace un peu enfantine, car si les Corses passaient aux actes, combien d'entre eux, hors les fonctionnaires, retraités, subventionnés, assistés, etc., pourraient appuyer le mouvement ? Nos percepteurs sauraient dire combien de Corses versent et combien touchent. Ceci prouve que les décisions ne doivent suivre que les mûres réflexions.

**Mouvement démographique.** — Le ministre de l'Intérieur communique à la presse le tableau statistique du mouvement de la population en 1934 et dans le premier trimestre de 1935. Pour la Corse, le chiffre des mariages a été de 210 en 1934 et de 263 en 1935 ; le nombre des enfants déclarés vivants a été de 1.039 au lieu de 1.055 l'an dernier ; celui des décès de 925 au lieu de 853. Nous n'ajouterons aucun commentaire à ces chiffres. La statistique est assez claire et ne change rien aux remarques pessimistes dont nous avons agrémenté les statistiques antérieures. Il semble que la Corse, comme la France, répugne à l'effort démographique et qu'elle accepte de mourir lentement.

**Les incendies.** — Quiconque a lu nos journaux pendant les mois d'été a certainement déploré le retour de ce fléau, le feu, qui sévit chaque année sur la Corse du nord au sud, de l'est à l'ouest. Aucune région n'a été cette fois épargnée. Le Cap Corse a brûlé une fois de plus et il y eut même entre Siscu et Pietracorbara mort d'homme. A Bastia, les habitants de Cardo purent croire, à certains moments, qu'ils allaient subir le sort de Saint Laurent.

A Pietra di Verde, les forêts ont flambé. Aux environs de Portu-Vecchiu, les villages de Torre, Lecci et quelques autres furent un soir menacés par les flammes. A Canavaggia, sur les Costere, des centaines de châtaigniers devinrent autant de torches à combustion lente et le hameau de Costa rota craignit d'avoir le même destin. A Coti-Chiavari un énorme brasier nécessita l'intervention de la gendarmerie et une lutte qui dura de longues heures ; 500 hectares de bois avaient fait place à une lande grillée. Bref, peu de cantons ont échappé au sinistre. Nous-même, de Balagne, où nous étions établi, nous avons vu les maquis des Agriales se consumer pendant trois jours et toutes les montagnes, qui environnent cette belle vallée du Reginu, brûler l'une après l'autre.

La rage de destruction est générale. La Corse, dépouillée de forêts ou de bois, perd peu à peu ses eaux et ses ressources ; elle cessera d'être une terre accueillante, éloignera les touristes que nous nous efforçons tant d'attirer. A quoi bon rechercher les causes de ces incendies. Imprudence ? C'est possible. Combustion spontanée ? Peut-être. Malveillance ? Certainement. Nous avons raconté, ici même, comment un jour où nous gravissions péniblement le sentier escarpé qui mène à Aïti, nous



avons vu, de nos yeux vu, un jeune berger enflammer avec une allumette, les broussailles qui bordaient ce chemin et donner naissance à un foyer qui dévora la moitié de la pinède environnante. Que certains bergers ne voient que l'intérêt de leur troupeau et se moquent des biens de leurs concitoyens, cela ne fait aucun doute, tandis que nous en connaissons à qui un tel délit répugnerait. Comment corriger les premiers ? La menace des lois ? Il faudrait saisir le coupable sur le fait L'éducation à l'école qui leur inculquerait l'amour de l'arbre et de la forêt ? Cette méthode, bien qu'excellente, serait lente et souvent décevante. Une circulaire préfectorale rappelant les peines encourues ? Nous avons vu l'efficacité de celle de M. Dissard au mois d'août. Jusqu'ici la seule protection efficace que nous avons trouvée aura été l'interdiction pendant trois ou quatre ans du pacage des troupeaux sur les domaines incendiés. M. Sari, maire de Bastia, a donné l'exemple. D'autres élus, comme celui d'Ajaccio, l'ont imité. Mais encore leur faut-il veiller à l'application rigoureuse des arrêtés municipaux, s'ils les veulent efficaces. Le berger est assez intelligent pour renoncer à son méfait quand il s'apercevra qu'il n'en tire aucun bénéfice.

**La subvention cinquantenaire.** — Comme tous les versements de l'Etat, la subvention cinquantenaire qui est à la base de notre économie et qui nous dédommage de la perte de quelques-uns de nos privilèges accordés par le Premier Consul, risquait d'être amputée de dix pour cent (décret Laval). Nos 2.500.000 francs allaient être ramenés à 2.250.000. Qui n'en voit les conséquences graves pour notre budget départemental. L'intervention énergique et l'insistance de M. Piétri auprès de son collègue, le ministre des Finances, ont atténué le malheur. Notre subvention ne sera réduite que de cinq pour cent. L'aubaine est appréciable.

**Les travaux d'assainissement.** — Nous avions bien écrit qu'un nouveau ministre de l'Agriculture corrigerait l'erreur d'un ancien ministre de funeste mémoire, Cassez. Sa fameuse circulaire, qui a fait couler tant d'encre, vient d'être rapportée. Il fallait faire confiance à notre Conseil général, qui avait immédiatement protesté ainsi qu'à nos représentants au Parlement, dont l'un était membre du Cabinet, et ne pas douter que la monstruosité commise par un administrateur mal informé serait réparée. L'Ingénieur en chef a été avisé que le crédit nécessaire au paiement des dépenses engagées et à la reprise des travaux interrompus, tel que l'assainissement de l'étang de Biguglia, était remis à sa disposition. La France ne pouvait pas, sous prétexte d'économies, abandonner en Corse sa lutte contre le marais et le paludisme.

**Les subventions pour 1936.** — Du discours préfectoral qui a inauguré la session du Conseil général en novembre, il y a lieu de retenir ces déclarations importantes : l'œuvre d'assainissement sera continuée, un million sera consacré en 1936 à l'étang de Biguglia et 2.500.000 francs aux travaux déjà entre-

pris en 1934. Nos routes nationales, qui avaient été dotées en 1933 d'un crédit de douze millions 200.000 francs, viennent de recevoir un supplément de 2.300.000 francs. Les automobilistes savent si elles en avaient besoin. La construction d'une caserne pour gardes mobiles permettra de dépenser dans l'île onze millions et empêchera le chômage de s'étendre. Ces dépenses, notons-le, seront uniquement à la charge de l'Etat.

Quant à notre budget départemental, malgré sa diminution très sensible, il pourra consacrer plus de 200.000 francs aux questions d'assainissement, 325.000 francs aux subventions pour adduction d'eau et, pour constructions scolaires le crédit, grâce à la subvention de l'Etat, dépassera trois millions. Tout ceci n'est pas excessif mais, en temps de crise financière, dénote une bonne volonté évidente.

**La Crise viticole** — Concurrencés par les vins d'Algérie, d'Espagne et d'ailleurs qui se vendent à meilleur marché que les leurs, les viticulteurs corses se plaignent de la mévente. Ils ont fait entendre leurs doléances au Conseil général. M. Musso, vice-président de la Chambre d'agriculture, préconise l'institution en Corse de l'octroi de mer, ou pour mieux dire de tarifs protecteurs sur les vins étrangers à leur entrée dans l'île. D'autres conseillent d'imiter certaines colonies françaises qui peuvent établir des droits de douane sur les marchandises venues du dehors. On recommande aussi aux intéressés d'améliorer leur vinification de manière à produire des vins de luxe auxquels on réserverait l'appellation de vins de Corse, comme on l'a fait pour les vins de Champagne ou de Bordeaux. Toutes ces propositions ont leur intérêt. L'octroi de mer pourrait convenir à la période de début, pendant laquelle les méthodes de vinification se transformeraient ; l'appellation d'origine interviendrait au moment où nos vins seraient incontestablement de bonne naissance. Mais nous rejetons avec indignation, comme l'a fait à Cervione l'assemblée des viticulteurs bastiais, l'offre du ministère des Finances qui relève des procédés de chantage : un droit d'importation de 25 francs l'hectolitre sur les vins étrangers pourrait être établi à la condition que nous acceptions l'abandon de quelques-uns des privilèges dûs à l'intelligence de Miot. La haine de nos ronds de cuir pour tout ce qui échappe à l'uniformité fiscale est aveugle. Périssent la Corse plutôt qu'un principe ! Les viticulteurs ont rejeté ce cadeau d'Artaxerxès et ils ont bien fait.

**Les besoins touristiques de la Corse.** — Ce sont, d'après le comte Peraldi, l'actif président de l'Essitac ajaccien : des horaires de paquebots mieux adaptés aux besoins du voyageur, horaires diurnes de préférence ; des routes en meilleur état, car mille kilomètres du réseau ont besoin d'une réfection immédiate (nous avons vérifié personnellement que certaines d'entre elles étaient indignes d'un pays civilisé, telle la route de Piedicroce à Orezza) ; des routes de tourisme nouvelles, comme celle de Guagnu à Vivario ; la suppression de l'odieuse, vexatoire et peu productive taxe de séjour ; enfin

une meilleure coordination des efforts de propagande en faveur de la Corse. Excellent programme !

**Les chemins de fer.** — La ligne de Portu-Vecchiu est ouverte au public depuis le 25 septembre. Deux trains circulent chaque jour de Bastia à Portu-Vecchiu en cinq heures et deux de Portu-Vecchiu à Bastia, dans le même temps. Enfin un train assurera chaque jour le service Ghisonaccia-Bastia en trois heures. Le progrès est indiscutable.

**Un nouveau paquebot.** — Dimanche 10 novembre a été lancé, à Port de Bouc, malgré la pluie torrentielle, une nouvelle unité de la Compagnie Fraissinet, qui sera affectée aux lignes de la Corse. Elle s'appellera le **Sampiero Corso**.

Le ministre de la Marine, M. François Pietri, présidait à la cérémonie. A cette occasion il raconta, en un beau discours, la vie du héros qui donne son nom au paquebot, comme il avait déjà, à propos du **Pascal Paoli**, esquissé le rôle du fondateur de l'ancienne République corse. Que d'invités devaient l'ignorer ! Le **Sampiero Corso** pourra transporter 194 passagers de cabine et 700 passagers d'entrepont. Félicitations au directeur d'une Compagnie qui a choisi, pour baptiser ses bateaux, les noms de Sampiero Corso, de Pascal Paoli, de Napoléon Bonaparte. Quel département peut revendiquer semblable trinité ?

**Pont de Ponte Leccia.** — On parle de reconstruire le pont du XVIII<sup>e</sup> siècle, en dos d'âne, auquel aboutissent les routes de Morosaglia et de Bastia à Ponte-Leccia. Quelques accidents se seraient produits là, par suite de l'étroitesse du pont. Nous y sommes pourtant passé maintes fois en automobile, sans que notre vie ait été en danger. Mais la pratique du vandalisme domine tout. Détruire une de ces œuvres curieuses de notre passé, qui font l'originalité du pays parce que quelques imprudents s'y sont heurtés, c'est à la fois diminuer l'intérêt touristique de la Corse et son capital artistique. Certes, les Beaux-Arts, par une lettre rendue publique, ont essayé de nous rassurer par une promesse de retoucher, de modifier, de réédifier avec les mêmes matériaux, mais ce tripotage ne fera que transformer une œuvre originale en copie et s'il est de même nature que celui des fresques de San Thomé de Castellu de Rostinu, les architectes feraient mieux de s'abstenir. N'était-il pas plus simple et peut-être moins coûteux de construire un pont donnant toute satisfaction aux usagers. Nous dirons ici comme M. Maestrati du **Petit Marseillais** ou comme M. Marchetti de **Bastia Journal** : Grâce, Monsieur le Ministre, pour notre patrimoine archéologique ! » Hélas ! Faudra-t-il répéter : **Vox clamans in deserto** !

**A la mémoire de Circinellu.** — La fête prévue en l'honneur de Dominique Leca, curé de Guagnu, qui refusa de s'incliner devant le traité de Versailles de 1768, a eu lieu le 4 août 1935. Une plaque commémorative a été fixée à sa maison natale. Un hymne, composé en son honneur, fut chanté, des discours pronon-

cés. Maïstrale fit le panégyrique du personnage, mais en affirmant que « la Corse était désormais indéfectiblement unie à la France ».

**Les Corses à l'honneur.** — Le Conseil municipal de Paris, présidé par l'Ajaccien Jean Chiappe, a, par délibération approuvée par arrêté préfectoral, décidé de donner à la rue de Bagneux, dans le VI<sup>e</sup> arrondissement, le nom du populaire colonel Jean Ferrandi, notre compatriote, qui représenta si brillamment ce quartier à l'Hôtel de Ville.

**Réfection du Palais de justice de Bastia.** — Ce monument, dont une partie de la toiture s'était effondrée, il y a quelques années, tuant ou blessant plusieurs de nos compatriotes, est enfin restauré. Les différents tribunaux ont repris possession de leurs locaux. Une solide armature en fer soutient désormais cette toiture mortelle.

**La Corse à l'exposition de 1937.** — Le village corse qui sera édifié sur le terrain de la future exposition internationale, à Paris, sera semble-t-il une synthèse de nos curiosités insulaires. Une marine, une tour, un village, la maison de Napoléon, la tombe de Colomba, un vieux pont génois sur un torrent, une église avec son clocher élevé, enfin les Calanques. Le projet architectural est l'œuvre du jeune Louis de Casabianca, diplômé de la Ville de Paris.

**Le Centre régional.** — On parle de créer à Paris une synthèse des régions françaises et d'affirmer ainsi la diversité d'inspiration de l'esprit français. Chaque province y exposerait ses créations artistiques, en même temps qu'elle donnerait une idée de son paysage. La Corse jaillirait au milieu de la Seine, comme d'autres régions sur les bords du fleuve ; elle y garderait sa personnalité géographique, artistique, même culinaire. Le centre régional serait vivant et commercial, non un musée à mannequins. L'idée est incontestablement grandiose, fructueuse, souriante. Mais il faudra financer cette création. Le Commissariat général y contribuera sans doute pour sa part, cependant chaque province devra apporter ses propres fonds. Là est la pierre d'achoppement. Que les collectivités, intéressées à faire figurer honorablement la Corse, veuillent bien y songer dès à présent.

**Nouvelle société littéraire.** — La *Revue de la Corse*, qui s'efforce de répandre à travers l'île le goût des études historiques, se réjouit d'apprendre qu'à Oletta plusieurs jeunes gens dont les noms sont précisément ceux des familles qui prirent part à nos événements historiques, les Morlas, les d'Angelis, les Montegiani, les Santamaria, les Santucci, les Perelli, les Pelliccia, les Gluseppi et les Marfisi, ont décidé de s'adonner à l'étude d'un passé glorieux pour leur village et de publier les manuscrits qui seront acceptés par un comité. C'est là une bonne nouvelle, comparable à celle qui nous était venue de Cervione l'an dernier.

**Mauvaises nouvelles.** — Deux nouvelles nous parviennent que nous estimons regrettables à des titres différents. Tout d'abord, le domaine de Casabianda, créé par le capitaine Franceschetti en 1842, racheté par Napoléon III en 1861, confié à l'administration pénitentiaire, puis à l'administration des Ponts et Chaussées, qui l'exploitait pour le compte du ministère de l'Agriculture, comme champ de culture et d'élevage, va être mis en vente par l'Etat. Celui-ci, qui prétend être entré dans l'ère des économies, a décidé de renoncer à une expérience agricole, qui lui coûte trop cher. Quand la proposition ministérielle aura été approuvée, notre département, qui a déjà perdu son Ecole d'Agriculture, verra disparaître cette ferme-école, située dans une des parties les plus fertiles de l'île, où nos agriculteurs pouvaient trouver un enseignement pratique.

Une autre nouvelle suscitera des regrets aussi légitimes. Une société d'Epargne, l'**Etoile du Foyer**, qui avait recueilli des souscriptions, nombreuses et importantes, auprès des petits employés et fonctionnaires, avait résolu de consacrer ses capitaux à la mise en valeur d'une région corse. L'entreprise qu'elle avait créée et qu'elle commanditait, la Fortef, avait commencé l'exploitation agricole et forestière du Fiumorbu. De vastes bâtiments avaient été édifiés, des routes et même un chemin de fer construits. Une succursale même existait à Paris. Un millier de personnes, Corses et étrangers, avaient été embauchés. Plusieurs dizaines de millions avaient été, dit-on, jusqu'ici dépensés. Or l'administrateur-délégué de cette société vient d'être arrêté pour de nombreuses indécapacités et la Fortef a suspendu ses travaux, plongeant dans la misère tout son personnel. Adieu veau, vache, cochon, couvée ! Le Pactole est tari ! La Corse sera-t-elle donc condamnée à voir dépérir toutes les tentatives industrielles ou autres, qui pouvaient lui apporter quelque activité économique ?



---

*Le Directeur Gérant,*

A. AMBROSI.



# CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer  
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés  
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondancier en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur industriel, etc., etc.)
- 3° tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;  
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

---

Détachez cette page de la Revue et envoyez-la sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer.

**Aux Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1<sup>re</sup>)**

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,  
le programme et tous renseignements

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A.  
ANVERS (BELGIQUE)

---



Fabricants et Fournisseurs Généraux  
DE MATIÈRES PREMIÈRES  
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE  
et la BOULANGERIE FINE

---

SPÉCIALITÉ :  
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

---

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

---

Codes A. B. C. 5<sup>th</sup> et 6<sup>th</sup> Ed.

---

*Cap Corse*

**'Damiani'**

VRAIE MARQUE

---



## Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

### I. — AU DÉPART DE BASTIA

*Train n° 9.* — Départ 7 h. 20; Arrivée à Portu-Vecchiu, 12 h. 30.

*Train n° 3.* — Départ 8 h. 16; Arrivée à Ajaccio, 15 h. 25.

*Train n° 21.* — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

*Train n° 11.* — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

*Train n° 7.* — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

### II. — AU DÉPART D'AJACCIO

*Train n° 4.* — Départ 7 h. 45; Arrivée à Bastia, 14 h. 56.

*Train n° 22.* — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

*Train n° 8.* — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50.

### III. — AU DÉPART DE CORTE

*Train n° 1.* — Départ 6 h. 28; Arrivée à Ajaccio, 9 h. 59.

*Train n° 2.* — Départ 6 h. 25; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

### IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

*Train n° 10.* — Départ 6 h.; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

*Train n° 12.* — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

*Train n° 20.* — Départ 6 h. 20; Arrivée à Bastia 11 h. 02.

### V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

*Train n° 13.* — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

*Train n° 15.* — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33.

*Train n° 15 bis.* — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15 (remplace le train 15 les lundi et mardi).

*Train n° 56.* — Départ 9 h. 33; Arrivée à Bastia, 11 h. 02.

Ce train est mis en marche les lundi, mercredi, jeudi.

*Par autorail*, départs de Bastia à 7 h. 50 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 40 (dimanche, lundi, jeudi) et à 18 h. 56 le vendredi.

Départs d'Ajaccio à 6 h. 53 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 10 h. 42 les mardi, vendredi, samedi; à 19 h. 15 le dimanche.

### VI. — AU DÉPART DE CALVI

*Train n° 14.* — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

*Train n° 16.* — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).



## Les Horaires d'Hiver de la Compagnie Fraissinet

### CONTINENT-CORSE

*Dimanche midi*, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);  
*Lundi 16 heures*, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 5 h. 30);  
*Mardi midi*, Nice-Ile-Rousse, rapide (mardi 19 h.);  
*Mercredi midi*, Livourne-Bastia (mercredi 18 h.);  
*Mercredi 14 h. 45*, Marseille-Bastia, rapide (jeudi 6 h. 30);  
*Jeudi 14 heures*, Marseille-Ajaccio, commercial (vendredi 5 h. 45);  
*Vendredi 20 h.*, Nice-Ajaccio, rapide (samedi 6 h. 15);  
*Samedi 19 h.*, Toulon-Calvi (dimanche 5 h.);  
*Samedi 21 h.*, Nice-Bastia, rapide (dimanche 6 h. 30);

### CORSE-CONTINENT

*Dimanche 23 heures*, Calvi-Nice, rapide (lundi 6 h. 30).  
*Dimanche 16 h. 30*, Bastia-Marseille, rapide (lundi 8 h. 15);  
*Mardi 11 heures*, Bastia-Livourne, commercial (mardi 17 h.);  
*Mardi 16 h. 30*, Ajaccio-Marseille, commercial (mercredi 8 h. 15);  
*Mercredi 20 h.*, Calvi-Toulon, rapide (jeudi 6 h.);  
*Jeudi 16 h. 30*, Bastia-Marseille, commerciale (vendredi 10 h. 45).  
*Jeudi 20 h.*, Ajaccio-Nice, rapide (vendredi 6 h. 15);  
*Vendredi 21 heures*, Bastia-Nice, rapide (samedi 6 h. 30);  
*Samedi 18 h.*, Ajaccio-Marseille, rapide (dimanche 7 h. 45).

---

N.-B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours et heures d'arrivée.



## **POUR VOYAGER COMMODEMENT**

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif ; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1<sup>re</sup> classe, 20 en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

## **POUR VOYAGER AGRÉABLEMENT**

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

## **PLUS ON EST, MOINS ON PAIE**

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. La première personne paie place entière, la deuxième 3/4, la troisième demi place et chacune des suivantes quart de place ; 4 personnes ne paient donc que 2 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie ; pour 6 personnes la réduction supplémentaire est de 25 %. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 303 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

## **POUR LES VOYAGES EN CORSE**

Des wagons-lits de 3<sup>e</sup> classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1<sup>re</sup> classe, ceux de 3<sup>e</sup> peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3<sup>e</sup> classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 75 francs en plus du billet de 3<sup>e</sup> classe.